

Université Paris IV-Sorbonne

CELSA

*Ecole des Hautes Etudes en Sciences
de l'Information et de la Communication*

Note : pour mise en place sur le net, ce document ne fait apparaître que les interviews pour lesquelles j'ai eu l'autorisation de diffusion des personnes concernées. Plusieurs demandes sont toujours en cours.

Pierre Macias

Maîtrise d'Information et de Communication
- Option Journalisme -

***Journaliste
de la presse ésotérique :
une profession inclassable ?***

Tome 2

Préparé sous la direction
de Monsieur le professeur Jean-Baptiste CARPENTIER

Eric MAILLEBIAU

Promotion 1995 - 1996

Soutenu le : 27 juin 1997

Mention : Bien

Note : 14/20

Annexes

SOMMAIRE

Annexes

Entretiens préparatoires

Entretiens de recherche

Entretiens complémentaires

Bibliographie

Table des matières

I – ENTRETIENS PREPARATOIRES

PIERRE LAGRANGE est chercheur au Centre de sociologie de l'innovation (CSI) de l'école des Mines à Paris. Il prépare une thèse sur la controverse des parasciences et collabore à Science & Vie et Sciences et Avenir. Il a notamment écrit les articles concernant le traitement de l'affaire de Roswell sur TF 1. L'entretien a été réalisé dans les locaux du CSI le 3 avril 1996.

- Pouvez-vous me donner une définition de l'ésotérisme et du paranormal ?

- L'ésotérisme est quelque chose d'un peu ancien qui se réfère à des traditions philosophiques : l'hermétisme, la kabbale, etc. Le paranormal est un terme plus contemporain qui remonte à la fin du siècle dernier. A cette époque, c'est toute la vogue des phénomènes controversés : le spiritisme, la parapsychologie... Puis les soucoupes volantes en 1947. Qu'y a-t-il d'autre ? Le triangle des Bermudes, les monstres des lacs. Et l'archéologie fantastique, qui a des racines plus anciennes, puisque l'Atlantide a eu son heure de gloire avec Platon. C'est donc un sujet très ancien.

Aujourd'hui, ce que l'on appelle les parasciences englobent des tas de choses. On y trouve les disciplines qui se disputent sur l'existence de phénomènes ou qui récrivent l'histoire ancienne. Et puis il y a aussi l'astrologie et l'homéopathie, qui sont plus l'objet de pratiques que de controverses. Elles sont aussi controversées, mais les gens en consomment avant d'en discuter. Alors que les ovnis, eux, ne sont pas une pratique - à part certaines personnes qui sont en contact régulier avec les extraterrestres ou qui disent l'être ; ce sont surtout des controverses.

Le paranormal se définit par rapport à des objets, à des domaines. Les termes « parasciences » et « paranormal » sont ambigus parce que lorsque certaines personnes en parlent, elles cherchent plus à dénoncer qu'à décrire. Il y a souvent un parti pris, surtout quand on parle de pseudo sciences ou de fausses sciences.

- Sciences et Avenir a fait appel à vous pour un numéro spécial consacré aux paranormal¹. Qu'avez-vous fait exactement ?

- En fait, j'ai fait un certain nombre d'articles pour ma thèse. Ils m'ont demandé de leur servir de conseiller scientifique, de leur trouver des auteurs pour concevoir un numéro parce que j'avais travaillé sur tous ces sujets en sociologie. Ils font souvent appel à des chercheurs qui vulgarisent leurs disciplines. C'est le principe du hors-série, alors que le mensuel est la plupart du temps rédigé par des journalistes professionnels. C'est un peu le même principe qu'à *La Recherche*.

- A côté de cette activité, vous êtes donc sociologue...

- Oui. Je finis une thèse de sociologie consacrée aux parasciences et à toutes les controverses autour des ovnis, du yéti, de la parapsychologie...

- Pour quelle raison avez-vous choisi ce thème ?

- Parce que ça m'intriguait. Je m'intéressais aux ovnis quand j'étais gamin, il n'y a pas de secret. Lorsque j'ai fait des études de psychologie puis de sociologie, j'ai pris ce sujet comme thème de recherche. La raison tient au développement de la discipline : la sociologie s'est beaucoup transformée ces vingt dernières années, avec

l'émergence de la sociologie des sciences. Les sociologues n'étudient plus seulement l'opinion publique, les croyances, l'art, la culture, etc. Ils étudient également tout ce qui est production scientifique et technique comme partie intégrante de la culture.

La sociologie des sciences a donc élaboré des outils très proches des disciplines qui existaient déjà depuis pas mal de temps, notamment l'analyse de controverse. On en trouve quelquefois qui portent non seulement sur des faits considérés comme scientifiques, mais aussi sur des faits dont on discute la scientificité, comme par exemple la parapsychologie.

En Angleterre et aux Etats-Unis, la parapsychologie - contrairement à la situation en France - fait l'objet d'études et de recherches en laboratoire qui donnent souvent lieu à des controverses scientifiques.

- Ne s'y intéresse-t-on pas assez en France ?

- En France, très peu de chercheurs travaillent dessus dans le cadre universitaire. Quasiment pas.

- Pour quelle raison ?

- Je ne sais pas. Peut-être à cause de la manière dont l'université française fonctionne par rapport au système universitaire anglo-saxon. Notamment le système américain où les universités privées sont nombreuses : selon les sponsors, on pourra obtenir des programmes de recherche sur tel ou tel sujet. En France, on a peut-être une tradition rationaliste plus forte par rapport à l'empirisme anglais. Chez nous, ces recherches ont toujours été ponctuelles, elles n'ont jamais duré longtemps.

- Avez-vous écrit des livres sur les parasciences ?

- Pas de livres, mais j'ai participé à la publication d'ouvrages dans lesquels j'ai écrit des chapitres.

- Par exemple ?

- J'avais fait un chapitre sur les soucoupes volantes pour un ouvrage fait par des spécialistes des ovnis publié en Angleterre et aux Etats-Unis en 87. J'ai fait un autre chapitre pour un ouvrage de sociologie qui réunissait les actes d'un colloque sur l'innovation technologique et scientifique. Et puis j'ai écrit toute une série d'autres articles...

- Vous êtes ensuite devenu collaborateur de *Science & Vie* et *Sciences et Avenir*...

- Oui, après. En fait, j'ai publié l'un de mes premiers articles en 1990 dans *Terrain*, la revue d'ethnologie publiée par la Mission du patrimoine ethnologique, qui dépend du ministère de la Culture. C'est une revue professionnelle. On avait fait un numéro spécial sur le thème de l'incroyable et ses preuves : tout ce qui est sorcellerie, paranormal, voyance, etc. Dans le cadre de ce numéro, j'avais écrit un article sur le phénomène des soucoupes volantes aux Etats-Unis, en 47. Un journaliste du *Point* intrigué par ce que j'avais fait est alors venu me trouver puis a écrit un article sur ces recherches.

Petit à petit, je me suis retrouvé de plus en plus fréquemment interrogé par des journalistes. On voit souvent dans la grande presse des articles ou des dossiers sur le paranormal et jusqu'à ces dernières années, il manquait un interlocuteur universitaire. Les rationalistes classiques prenaient position assez durement, mais très peu de sociologues pouvaient informer les journalistes sur ces sujets. Certains sont donc venus me poser des questions. Je me suis mis à donner des informations ou à écrire des articles de temps en temps, comme dans *Sciences et Avenir*.

¹ « Parasciences : le vrai, le faux et l'idiot », *Sciences et Avenir* n° 101 (hors-série), juin-juillet 1995.

Science & Vie, c'est un peu différent : il y a eu cette histoire d'extraterrestre de Roswell lancée par Pradel et sur laquelle *VSD* a également rebondi tout de suite. *Science & Vie* monte au créneau dès qu'il y a quelque chose comme ça. C'est sa tradition. Le magazine est très proche des rationalistes de ce point de vue-là. Il combat tous ces trucs. Pour lui, c'est du charlatanisme. Il voulait réagir à cette histoire. Ils sont venus me trouver parce que j'avais justement travaillé sur le tout début de la controverse soucoupique aux Etats-Unis, en 47, date à laquelle est censée s'être déroulée cette affaire.

- Ont-ils fait appel à vous en tant qu'interlocuteur universitaire ?

- Non, c'est un peu différent. Je mettais en avant mes compétences universitaires en disant : « *De mon point de vue de sociologue, j'ai tendance à traiter la controverse de telle et telle façon. Si je n'y crois pas, c'est pour des raisons historiques.* » Eux, ils voulaient vraiment entrer dans le lard de cette affaire. C'est pourquoi nous avons eu une discussion. Ils m'ont utilisé. D'où des disputes au sein de la rédaction : je voulais leur vendre un produit - que j'ai réussi à leur vendre - qu'ils ont habillé d'une certaine façon. Cela a été intéressant pour moi de voir comment se passent les négociations quand on veut publier un article dans une certaine presse...

Comme en plus je n'étais pas annoncé comme sociologue - mes articles étaient simplement signés de mon nom -, pour beaucoup de gens j'étais simplement un journaliste qui venait déboulonner. J'ai reçu plein de courrier à la suite de ça : des lecteurs qui ne connaissaient pas mon statut et pour lesquels j'étais un rationaliste de plus qui s'en prenait aux soucoupes volantes.

- Et sur le fond, votre article a-t-il été modifié ?

- C'est compliqué. Dans la mesure où l'article est habillé d'une certaine façon - c'est-à-dire avec des titres, des sous-titres et des légendes -, même si on ne touche pas au fond, les lecteurs le lisent en étant conditionnés. Et c'est vrai que la plupart des gens n'ont pas vu les points qui me paraissaient importants. Ils en sont restés au fait que j'avais voulu foutre en l'air cette affaire, ce qui n'est pas totalement faux non plus.

Cette histoire m'avait un peu énervé. Mais je voulais montrer qu'elle n'était pas fautive pour des raisons classiques - parce que ça serait idiot ou irrationnel - mais pour des raisons historiques bien précises. Lorsqu'on fouille les dossiers, elle n'existe pas telle qu'on la raconte. Je pourrais la comparer aux chambres à gaz. Malgré le génocide, des gens qui se prétendent historiens affirment aujourd'hui qu'il ne s'est rien passé. Ils effacent cinquante ans d'histoire. Mon principe consiste à ne pas les contester sur leurs arguments mêmes mais à revenir à l'époque dont il est question et à consulter les archives. Et donc à constater qu'il y a bien eu génocide.

Le raisonnement était le même pour l'extraterrestre. Ce n'était pas un argument rationaliste classique mais plutôt un argument historique.

- Avez-vous une carte de presse ?

- Non.

- Même si vous avez été présenté comme journaliste, vous ne le revendiquez pas du tout...

- Non, je ne le revendique pas. Je pourrais éventuellement le faire... En fait, je le fais de temps en temps : étant thésard, j'ai souvent besoin d'arrondir mes fins de mois, c'est pourquoi j'écris des articles de temps en temps. Mais je préfère poursuivre une carrière de sociologue malgré toutes les difficultés que cela présente - il n'est pas facile de se faire embaucher comme chercheur au CNRS ou ailleurs.

Récemment, on m'a proposé de travailler pour *Sciences et Avenir*. Je vais peut-être accepter mais ça ne sera que temporaire, pour les hors-série. Plutôt en tant que conseiller technique et scientifique qu'en vrai journaliste. Ce n'est pas ma vocation. Je ne m'y sens pas complètement à l'aise.

Il arrive fréquemment que des chercheurs deviennent journalistes. Prenez l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information : beaucoup sont des scientifiques de formation à la base. Cela n'a rien de déshonorant, c'est simplement un choix. La vulgarisation est un métier très difficile. Je m'en suis rendu compte en écrivant dans *Sciences et Avenir* et dans *Science & Vie*. Il faut faire un très gros effort pour rendre accessible à des gens qui ne connaissent pas les dossiers des choses sur lesquelles on a travaillé pendant des années. En fait, la vulgarisation m'intéresse parce que je travaille sur des sujets qui passionnent le public. Et puis il est normal qu'un chercheur rende compte de ce qu'il fait avec ses collègues.

- Avez-vous utilisé des pseudonymes ?

- Parfois. Dans des fanzines, pas dans la grande presse. Il y en a beaucoup sur les ovnis. J'ai écrit à plusieurs reprises dans un magazine distribué en kiosque, *Ovni Présence*, un peu comme *Phénomène*. En fait, *Phénomène* est une revue fondée à la suite d'une scission d'*Ovni Présence*. Au départ, *Ovni Présence* était faite par des gens qui s'intéressaient aux ovnis. A la fin des années 70 ou au début des années 80, ils ont eu un tournant sceptique, comme certains autres ufologues à la même époque. Ils ne croyaient plus aux ovnis. C'est à la fois curieux et intéressant.

C'est à ce moment que j'ai commencé à m'intéresser aux ovnis, quand j'étais étudiant en psycho-socio. J'ai rencontré les personnes qui s'occupaient d'*Ovni Présence*. Ils m'ont proposé d'écrire. Au début, je ne le faisais que rarement, puis un peu plus régulièrement. Je suis même devenu membre du comité de rédaction. Je ne signais pas certains articles secondaires portant sur des informations générales.

- Pourquoi ?

- Il n'y a pas de raison particulière. Si je publiais deux ou trois articles dans le même numéro, il valait mieux varier un peu les signatures. C'est aussi bête que ça. L'intention n'est pas de se cacher, au contraire. En général, je signe de mon nom les articles qui m'engagent. J'estime que si je veux faire connaître mes idées, je n'ai pas à me cacher. Ce serait ridicule. J'utilise des pseudonymes pour des articles généraux qui n'entraînent pas de réactions.

- Quelles sont vos sources d'informations ?

- Elles sont très variées. Principalement des archives, des interviews et des études de terrain. Je travaille sur des dossiers contemporains. Les soucoupes volantes ont cinquante ans ; on peut encore rencontrer des gens qui ont vécu les événements. Et il y a également plein de documents d'archives. J'ai reçu par exemple les minutes du Comité scientifique de l'Air Force - la réunion de 1948 - dans lequel ils parlent des soucoupes volantes. A l'époque, ils enquêtaient là-dessus. Le document vient d'être déclassifié.

J'essaie d'obtenir tous ces documents, notamment ceux des organismes officiels : CIA, FBI, etc. C'est extrêmement important pour mon travail. Il y a aussi les archives de la presse. Quand je suis allé aux Etats-Unis, je suis revenu avec une grosse collection d'articles et d'interviews.

- Des témoins, des chercheurs ?

- Des témoins, des journalistes... Une grosse partie de mon travail sur les soucoupes volantes concerne leur invention en 47. J'ai rencontré des témoins qui avaient vu des ovnis à l'époque et des journalistes qui avaient écrit dessus, notamment celui qui a lancé l'affaire en écrivant la toute première dépêche de presse. Je l'ai retrouvé

aux Etats-Unis. On a discuté, on a échangé du courrier. On est toujours en correspondance. C'est quelqu'un que je connais bien.

- Faites-vous référence à la fameuse dépêche : « Les extraterrestres ont débarqué à Roswell » ?

- Non, Roswell n'est pas le début. C'est une autre histoire. Mais on en a tellement parlé...

- Parlez-vous du pilote qui a employé le terme de « soucoupes volantes » pour la première fois ?

- C'est ça, Kenneth Arnold, dans l'état de Washington. Je ne l'ai jamais rencontré parce qu'il est décédé en 1984. Mais j'ai connu sa femme, ses deux plus jeunes filles, des amis à lui et Bill Beckett, le journaliste qui l'a rencontré le premier et qui a lancé l'histoire. Actuellement, je suis sur la piste des enquêteurs officiels de l'US Air Force qui ont travaillé sur cette affaire en 47. Il y en a quelques uns qui sont toujours vivants et que je vais essayer d'interviewer. C'est difficile, mais j'ai de bonnes pistes.

Il y a aussi un autre travail plus proprement ethnographique qui se fait souvent en même temps : l'observation participante, comme les scientifiques qui travaillent sur les peuples primitifs. Ils se mélangent à une tribu et passent des mois à apprendre les coutumes. Je fais la même chose avec les ovnis : je participe aux controverses

- Cela rejoint-il votre travail de journaliste ?

- Disons que le travail de journaliste - notamment pour cette histoire de *Science & Vie* - est parfois conditionné par ma nécessité de faire de l'ethnographie. En tant qu'ethnologue et sociologue, j'ai besoin de comprendre de l'intérieur ce qui se passe. Je dois comprendre ce qu'est une controverse. Pas simplement en la regardant de l'extérieur, parce que je risquerais de rater des choses, mais en y participant et en devenant éventuellement la cible des critiques.

L'histoire de Roswell a été du pain béni. J'avais envie de réagir parce que l'affaire m'énervait et c'était une occasion rêvée d'entrer dans la controverse. Je ne l'avais pas bien mesuré d'ailleurs. Quand *Science & Vie* m'a demandé d'écrire les articles, j'ai accepté et j'en ai publié deux². Du jour au lendemain, je suis devenu la bête noire d'un certain nombre de personnes. J'étais leur ennemi intime parce que j'avais publié dans *Science & Vie*. Ils me considéraient comme un salopard qui voulait foutre en l'air l'affaire. Ce n'était pas très éloigné de la réalité, mais je me suis retrouvé dans une controverse avec des arguments très durs.

- Je crois pourtant savoir que vous vous entendez bien avec Nicolas Maillard, qui a réalisé l'enquête pour TF 1...

- C'est assez particulier. Premièrement, nous sommes de la même génération : il n'a pas la trentaine, je l'ai tout juste. Nous avons des goûts assez proches pour pas mal de choses. Ensuite, nous sommes voisins. On habite de part et d'autre de la place Saint-Sulpice. On peut donc se voir facilement. Enfin, nous nous connaissons depuis plusieurs années. Quand il travaillait à *Mystères*, il m'avait déjà contacté pour avoir des pistes. Comme il a toujours été sympathique et très honnête dans son travail, je n'avais aucune raison de le lui refuser.

Lorsqu'il y a eu cette histoire d'extraterrestre de Roswell, il m'en a parlé dès qu'il a été au courant. J'avais également entendu des rumeurs de mon côté. Il est allé en Angleterre voir la première projection avec Pradel. Quand les photos ont paru, j'ai réagi assez vivement parce que je connais très bien cette période. Cela me paraissait absurde. C'est un peu comme si vous alliez trouver un archéologue spécialiste de Sumer ou de Babylone en lui présentant une pièce de monnaie sur laquelle il y aurait marqué « - 6000 ans avant J.C. » et que

² « Extraterrestre : la grande arnaque », *Science & Vie* n° 935, août 1995.

vous lui disiez : « *Vous voyez comme c'est intéressant !* » Le type rigolerait. En gros, c'est un peu ça. Cela me paraissait tellement bizarre et incongru que j'étais à la fois amusé et irrité.

Nicolas, lui, était très curieux. En plus, Pradel était «troublé », comme disent les Guignols. Je leur ai dit : « *Vous vous faites rouler dans la farine, ce truc est une énorme blague. Ces types veulent se faire du blé. Vous allez vous faire avoir.* » Nicolas me disait qu'il ne me trouvait pas objectif et qu'il fallait d'abord enquêter avant de décider. Je lui répondais que j'avais tellement travaillé sur les histoires de la même époque que si cela s'était réellement produit, j'aurais forcément trouvé des traces de rumeurs. Et ce machin nous tombait du ciel comme un poulet dans un Tex Avery, comme une opération du Saint Esprit !

Mais Pradel a continué son enquête. Il était intéressé et TF 1 poussait derrière. Il fallait faire de l'audience. Et Nicolas a fait l'enquête là-dessus. On a eu beaucoup de discussions animées pendant lesquelles il affirmait ne rien vouloir conclure tant qu'il n'aurait pas fini l'enquête. Je lui répondais : « *Je te fiche mon billet que tu tomberas sur les mêmes conclusions que moi.* » Mais si cela s'est un peu envenimé, c'est parce que TF 1 a présenté les images avant que l'enquête soit faite.

- La vidéo ?

- Oui, avec une première édition en juin. Toute la presse est tombée sur le dos de Pradel. Du coup, je me suis retrouvé dans le camp des « anti ». Mais ce qui est très marrant, c'est que pendant que TF 1 et *Science & Vie* se battaient sur la place publique, je voyais Nicolas très fréquemment en privé. On se tenait au courant de nos propres enquêtes. On s'entendait très bien. Ça n'a pas changé quoi que se soit. On s'entend même de mieux en mieux depuis que son enquête l'a mené à la même conclusion que moi. Il n'a rien trouvé d'extraordinaire. Ça me rassure un peu, j'aurais été peiné du contraire.

- A-t-il pêché par enthousiasme, selon vous ?

- Oui. En fait, il connaissait moins ces dossiers-là au départ. Et puis il avait son côté très sérieux - qui en soit est louable - refusant de conclure tant que l'enquête ne serait pas finie. C'était plutôt bien, il avait une position neutre alors que j'étais engagé. En plus, il a trouvé des choses que je n'avais même pas cherchées et qui sont très intéressantes parce qu'elles permettent de comprendre un peu mieux le pourquoi et le comment de cette histoire. Il a vraiment débusqué les gens qui ont fait le truc. Il les a pris à leur propre jeu.

- A-t-il fait une véritable enquête ?

- Il a fait un vrai boulot d'enquête de façon très sérieuse. Autant je ne suis pas d'accord sur la précipitation avec laquelle TF 1 a exploité l'affaire en vendant une cassette, autant j'ai souvent renvoyé à Nicolas les gens qui venaient me trouver en disant qu'ils allaient « déboulonner » Pradel. Mais il se trouve que pour des raisons de corporatisme, il a très peu été cité par la presse qui s'attaquait à TF 1.

- C'est-à-dire ?

- Comme il était payé par TF 1, il avait un devoir de réserve. Il ne pouvait pas balancer son enquête sur la place publique dans la mesure où c'est Pradel qui l'exploitait. Je n'avais pas la même obligation avec *Science & Vie*. Je pouvais faire ce que je voulais. Lorsqu'ils ont mis un titre et des légendes que je n'aimais pas, je l'ai dit lors de mes interviews à la radio. D'où des discussions un peu vives avec la rédaction qui trouvait que ça n'était pas très

« Extraterrestre : l'imposture du film de Roswell », *Science & Vie* n° 938, novembre 1995.

sympa de ma part. Peut-être, mais ma collaboration s'arrêtait à deux articles, point. Je n'étais pas à *Science & Vie*. Je ne me considérais pas comme étant lié à eux *ad vitam eternam*.

- Comment vérifiez-vous vos informations ?

- Si vous travaillez sur les sciences ou sur des domaines balisés, vous allez généralement dans une bibliothèque où vous aurez accès aux archives. C'est plus compliqué pour les soucoupes volantes parce que tout est éparpillé dans la nature. Il faut constituer des réseaux de correspondants, connaître les gens... Et c'est au bout de longs mois, de longues années de recherche que vous arrivez à bien connaître le domaine, à savoir à qui demander tel document. Il y en a des tas qui dorment dans les archives et qu'il faut faire sortir. Plusieurs mois d'attente sont nécessaires avant d'obtenir les archives nationales de Washington, du FBI ou d'autres organismes comme celui-là.

- Quel problème les archives déclassifiées posent-elles ?

- La lourdeur de la machine administrative rend les recherches très longues. Beaucoup prétendent que des choses sont cachées. Je n'en ai pas trouvées jusqu'à présent.

- Vous apprennent-elles quelque chose ?

- En fait, on se rend compte que beaucoup de secrets sont liés à cette lourdeur administrative et au volume des archives. Cela représente plusieurs millions de pages. Au début, elles étaient confidentielles ; certaines étaient secrètes ou top-secrètes. Mais depuis, la nécessité du secret n'existe plus parce que ce sont des choses qui ont près de cinquante ans.

Par contre, il est très difficile de localiser concrètement les boîtes d'archives, de savoir où sont les documents et d'obtenir leur déclassification. Ce sont des procédures qui prennent du temps. Et puis c'est encore plus difficile quand on n'est pas sur place.

- Vous avez beaucoup parlé des soucoupes volantes jusqu'à maintenant. Est-ce votre sujet de prédilection ?

- Oui. C'est celui sur lequel j'ai vraiment beaucoup bossé, justement côté archives, témoins, etc.

- Pour quelles raisons ?

- Je ne pourrais pas vraiment l'expliquer. C'est un sujet qui m'intéresse plus que les autres.

- Y en a-t-il d'autres ?

- J'ai pas mal enquêté sur le yéti, la parapsychologie... J'ai participé à des réunions, rencontré des gens et fait des interviews sur toutes ces choses-là, mais à un degré moindre. J'ai vraiment beaucoup travaillé sur les soucoupes et du coup, j'ai moins besoin de creuser les autres dossiers. Toutes les hypothèses que je formule sont vérifiées lorsque je me penche sur d'autres sujets comme le yéti.

- A l'inverse, y a-t-il des sujets tabous que vous ne voulez pas aborder ?

- Non. En fait, ce ne sont pas des sujets tabous, mais plutôt des erreurs que j'ai commises dans ma recherche. Comme au départ j'avais commencé par les soucoupes, j'ai eu tendance à pas mal travailler sur des dossiers qui posaient les mêmes questions. Les soucoupes, le yéti, les monstres des lacs, la parapsychologie... Ce sont des thèmes dont la controverse porte sur l'existence même.

Si vous prenez tous les autres dossiers comme l'homéopathie ou l'astrologie, vous ne retrouvez pas les mêmes questions. C'est pour ça que je les ai un peu négligés. Je pense que c'est une erreur. Il y a bien un débat pour savoir si l'astrologie est quelque chose de sérieux et de scientifique, mais c'est assez marginal par rapport au reste. Si vous prenez tous les articles qui paraissent dessus dans la presse féminine par exemple, très peu portent

sur cette question. Ils expliquent « *comment calculer votre thème* » ou « *quelle est votre personnalité selon votre signe* »... C'est plutôt une pratique, comme l'homéopathie : les gens avalent des pilules et ne se posent pas la question de savoir si elles ont un effet réel. On le fait dans d'autres milieux plus restreints.

- Préférez-vous ne vous intéresser qu'à la controverse ?

- Oui, à cause de ma formation en sociologie des sciences. J'ai surtout travaillé sur ce problème de controverse scientifique. Mon éducation universitaire m'a pas mal influencé dans le choix des sujets.

- Quel regard portez-vous sur la presse ésotérique ?

- Il y a des tas de revues très différentes.

- Quelles sont les meilleures ?

- Je connais mal la presse actuellement en kiosque. Je pense que la plupart des titres tournent autour de la voyance, la divination, l'astrologie : *Vous et Votre Avenir...* Mais je connais mal leur contenu.

- Et les revues comme *Phénomène* ?

- Je connaissais *L'Inconnu*, *L'Autre Monde*, *Mystères* - qui est fini. Avant d'être vendu en kiosque, *Phénomène* était un fanzine lié à une association d'ufologues. Et comme ça ne marche pas trop mal pour eux, ils y restent.

Il me semble que toute une presse est faite par des éditeurs pour lesquels c'est un bon filon : *L'Autre Monde*, *L'Inconnu*, *Mystères*. C'est une presse de businessmen, pas de passionnés, ce qui n'empêche pas ces derniers d'y être parfois publiés. C'est le cas de Nicolas Maillard, qui écrivait dans *Mystères*. C'est aussi son métier, c'est un journaliste spécialisé dans ce domaine.

Ensuite, il y a d'autres revues que je mettrais un peu à part : anciennement c'était *Planète*, maintenant ce serait *Nouvelles Clés. Troisième Millénaire* est également un peu à part car elle est faite par van Eersel, un ancien de la rédaction d'*Actuel*. Dans ce cas, ce sont à la fois des journalistes professionnels - quoique pour *Troisième Millénaire*, il me semble que ce sont des amateurs - et des spécialistes. Elles concernent des niveaux très différents. *Nouvelles Clés* est un peu New Age de gauche, *Planète* était plutôt de droite, je pense - comme *Troisième Millénaire*. Elles me paraissent différentes de *L'Autre Monde* ou *L'Inconnu*, que je verrais plutôt comme des revues opportunistes qui se mettent dans un créneau parce qu'il marche.

- Cela se ressent-il sur le fond ?

- Quand on le lit, ça tombe des mains. C'est affligeant. Rien n'est vérifié.

- Et inversement, dans des revues comme *Nouvelles Clés*, le contenu est-il d'un autre niveau, selon vous ?

- Il est souvent intéressant. Même si on n'est pas d'accord, de vraies thèses y sont défendues. On sent que les gens derrière on travaillé. Enfin « travaillé » peut se comprendre n'importe comment ; ça peut seulement être des fouilles littéraires. Mais c'est quand même le résultat d'une recherche personnelle, de quelque chose qui les passionne.

Par contre, dans *L'Autre Monde* par exemple, ce sont des gens qui font ça pour gagner de l'argent. Ce qui n'empêche pas qu'il puisse parfois y avoir de très bons papiers. C'est toujours pareil : une voyante ne peut pas toujours se tromper dans ses prédictions. Il faut bien qu'elle en donne une de temps en temps, même si c'est le fruit du hasard.

- Vous êtes dur...

- C'est un peu méchant mais vrai. Dans *L'Autre Monde*, il peut y avoir d'excellents articles. Il y a notamment quelqu'un qui m'intrigue un peu, Robert Amadou, un type assez âgé, un érudit sur toutes les questions liées au magnétisme animal, à la parapsychologie... Depuis des années, il y écrit régulièrement. En général, les articles qu'il fait sont bien informés. C'est un historien de ces sujets. Il les connaît très bien.

- Quelles sont les pires publications ?

- Je dirais que des revues comme *L'Inconnu* sont vraiment mauvaises. *Césame* aussi. Je ne sais plus si ça paraît toujours, mais j'ai acheté le premier numéro. Vraiment débile. C'était tout et n'importe quoi. Apparemment, l'éditeur a lancé un produit parce qu'il y avait un marché. Mais comme *Mystères* commençait déjà à péricliter à ce moment-là...

- Pour quelles raisons *Mystères* a-t-il cessé de paraître ?

- D'abord parce que l'émission s'est arrêtée. Ensuite parce que je crois qu'il y a eu une petite polémique entre Plaisance, le groupe qui produisait l'émission, et l'éditeur. Des histoires de finances, de droits...

- En tant que journaliste occasionnel, quel regard portez-vous sur votre propre journal ?

- Au départ, *Sciences et Avenir* m'a demandé d'être conseiller. Je n'avais donc pas beaucoup de latitude. J'avais vu trop grand et je n'étais pas tout à fait satisfait - mais on ne l'est jamais complètement, c'est typique. Il a fallu négocier. Je n'aurais pas publié certains articles si j'avais été tout seul à décider. A l'inverse, j'en aurais demandé d'autres.

- Pourquoi ?

- Tout simplement parce que je voyais les choses d'une certaine manière. En général, ce n'est pas une revue qui traite du paranormal. En plus, il a des différences entre le mensuel et le hors-série. Je m'entends bien avec les gens du hors-série. Avec ceux du mensuel aussi, mais ils travaillent plus dans un but commercial et je m'y sens un peu moins à l'aise. Et puis je n'étais pas tout à fait satisfait du numéro. Je pense que certains articles n'avaient pas leur place.

- Pour quelle raison ?

- C'est compliqué. Dans la presse, on traite souvent ces sujets sous la forme d'une controverse : on l'entretient, on donne la parole au pour et au contre...

L'idée que j'avais proposée consistait à sortir de cette controverse en donnant la parole à des gens qui ne sont pas des excités mais qui ont analysé tous ces dossiers : des historiens, des ethnologues... Mes collègues, en quelque sorte : les rares personnes qui ont travaillé là-dessus. Finalement, on a publié des articles de gens qui sont aux antipodes les uns des autres. A mon avis, procéder de cette manière n'apporte pas grand chose. C'est ça qui m'a moyennement satisfait, même si je ne suis pas si mécontent du résultat.

- C'est-à-dire ?

- De toute façon, on l'a fait dans un esprit sérieux. Pour le hors-série, j'ai établi la liste des gens qui devaient collaborer en discutant avec la rédaction. Le rédacteur en chef est lui-même physicien, il a fait une thèse et est passionné par l'histoire des sciences. Le but était vraiment de donner la parole à des gens qui avaient quelque chose à dire.

Par ailleurs, il se trouve que le sujet est vendeur. Ils ont fait une couverture contre laquelle j'ai essayé de me battre. On y voit une photo d'une espèce de voyante. Je pense qu'il fallait quelque chose de beaucoup plus

sobre. Mais de toute façon, c'est le service commercial qui choisit, on ne peut rien y changer. Par contre, j'ai contrôlé le contenu au maximum.

- Selon vous, le public qui s'intéresse à ces sujets est-il plutôt sérieux ou plutôt crédule ?

- Je ne sais pas trop ce que c'est que la crédulité. On la relie souvent à la notion de croyance. En anthropologie, il y a eu des décennies de discussions théoriques pour essayer de définir la croyance, ce que les Anglais appellent le « belief ». On ne sait pas l'expliquer. On pense souvent qu'il y a d'un côté les gens qui fonctionnent avec un esprit scientifique, sérieux, rationnel - il y a tout un tas de termes qui vont avec ça - et de l'autre ceux qui sont irrationnels, attirés par n'importe quoi. Il y aurait donc d'un côté le savoir et de l'autre la croyance.

Or, ces deux camps séparés n'existent pas. C'est beaucoup plus mélangé. C'est typique quand on prend des sujets comme la parapsychologie ou les ovnis. Lorsqu'on fait des sondages et qu'on essaye de savoir qui croit le plus - entre guillemets - à ces choses-là, on s'aperçoit que ce sont plutôt ceux qui ont fait des études supérieures et qui sont intéressés par les sciences. Cela ne part donc pas d'un sentiment anti-scientifique ou de rejet de la science. C'est au contraire un phénomène qui va complètement dans son sens.

Je ne sais donc pas apprécié la crédulité ou le sérieux. Les deux notions me paraissent très vagues. Elles ressemblent plus aux accusations d'une dispute qu'aux arguments d'une discussion. Dire que quelqu'un est naïf est une bonne façon de le descendre mais pas d'expliquer ce qu'il fait.

- On dit pourtant que le paranormal divise généralement l'opinion entre les adeptes aveugles et les sceptiques catégoriques...

- Les deux camps ne sont pas aussi tranchés. Les gens passent souvent d'une attitude à l'autre selon les dossiers ou changent d'avis avec le temps. En fait, c'est très variable. Il suffit de se prendre soi-même comme modèle. On sait bien que notre propre opinion n'arrête pas de varier sur des tas de sujets. C'est pareil pour tout le monde. Les vrais fanatiques sont assez rares, on les repère de loin. Que ce soit dans le domaine religieux ou dans un autre, on les voit venir avec leurs gros sabots.

- Mais les thèmes abordés ne favorisent-ils pas l'apparition de ces fanatismes ?

- Pour la plupart des gens, je ne le pense pas. Prenez l'extraterrestre de Roswell, qui a tout de même occupé la France entière pendant tout l'été dernier. Tout le monde en parlait, tous les journaux y ont consacré au moins un article. Les gens avaient donc une opinion. Mais si on leur avait demandé de résumer cette histoire, la plupart aurait répondu : « C'est la découverte d'un extraterrestre qui aurait été capturé par l'armée. On nous aurait caché la vérité », etc. Ils auraient dit ça sans s'y attacher *mordicus*. On ne peut pas dire qu'ils auraient fait preuve de fanatisme.

Par contre, vous avez sur les mêmes dossiers des soi-disant spécialistes qui vous mettent presque le couteau sous la gorge dès que vous discutez la moindre chose. Ils ont des attitudes beaucoup plus tranchées, beaucoup plus violentes.

Vous avez la version homéopathique et la version dur d'un même discours. Tout dépend du degré d'engagement de la personne. La plupart des gens est modérément intéressée, le temps d'une émission de télé ou de la lecture d'un livre, alors que d'autres y consacrent beaucoup de temps. Mais ces dernières sont très rares. C'est comme dans le domaine religieux : on y trouve les intégristes et les modérés.

- Quel rapport entretenez-vous avec vos lecteurs ?

- Cela dépend. J'ai une certaine perception de moi-même parce que je sais que c'est la même personne qui écrit dans *Sciences et Avenir*, dans *Science & Vie* et qui par ailleurs fait des recherches. Mais ceux qui me lisent ne se souviennent pas forcément du nom et ne savent pas que c'est la même personne.

Ce qui est intéressant, c'est que les articles de *Sciences et Avenir* m'ont apporté un courrier très particulier. Notamment des réactions critiques de rationalistes qui trouvaient que j'étais trop gentil avec le paranormal. Après les articles de *Science & Vie*, j'ai reçu une autre catégorie de courrier, plutôt de la part de gens qui croyaient aux ovnis et qui me traitaient d'affreux rationaliste.

On se rend compte que selon le support dans lequel on publie et le ton que l'on adopte, les gens se font rapidement une opinion. Pour eux, puisque j'ai écrit un article contre l'extraterrestre de Roswell par exemple, c'est que je ne crois pas du tout aux ovnis. Et bien non : cet article était contre l'extraterrestre de Roswell uniquement. Je voulais la peau de celui-là, pas forcément celle de tous les autres. Je veux bien en laisser vivre certains... Et inversement, comme j'avais une attitude plus nuancée dans *Sciences et Avenir* parce que tout le paranormal n'est pas fait de la même eau, d'autres lecteurs m'ont accusé d'y croire.

- Avez-vous reçu beaucoup de courrier ?

- Il y a eu pas mal de lettres pour *Sciences et Avenir*. Mais on n'avait pas de véritable prise de position. C'était surtout un état des lieux, on essayait de traiter le dossier différemment : c'était plus historique et ethnologique, plus neutre.

Dans *Science & Vie*, il y avait une vraie prise de position. J'ai reçu beaucoup de courrier de lecteurs qui étaient d'accords avec moi. Mais en lisant leurs lettres, je me suis rendu compte que c'étaient de vrais fanatiques rationalistes. Des gens pour qui ces choses devraient être interdites et qui voudraient mettre tous les ufologues en prison. Je n'ai jamais pensé une chose pareille. Ça me paraît complètement ridicule. D'autres trouvaient mon article très bien mais trouvaient que je n'en faisais pas assez. J'aurais dû être plus violent.

La plupart de ceux qui m'ont écrit croyaient aux ovnis. Ils étaient troublés par cette histoire de Roswell et me demandaient pourquoi j'étais aussi méchant, pourquoi j'y croyais si peu et pour qui je roulais : est-ce que je n'étais pas payé par la CIA ? Qu'ils se tranquillisent, ce n'est pas le cas. Ou alors c'est qu'elle paye très mal. Et comme je ne pense pas qu'ils emploient des bénévoles... C'est ridicule !

- Vous a-t-on réellement demandé si vous travailliez pour la CIA ?

- Oui. En fait, j'ai d'abord cru que c'était une rumeur. Nicolas Maillard et d'autres personnes m'affirmaient qu'elles avaient entendu dire que j'étais payé par la CIA. J'ai appris dernièrement que quelques personnes le soutenaient très sérieusement dans le milieu ufologique. Ça vous donne une idée du ridicule que l'on peut parfois atteindre. Les gens ne reculent devant rien. Il semble bien que ces gens croient, ou aimeraient croire, que je suis payé par la CIA. Ne pas avoir la même opinion qu'eux leur paraît tellement bizarre que cela cache forcément quelque chose de malhonnête. Comme je ne peux pas honnêtement ne pas croire à ce qu'ils croient, je suis donc un sous-marin d'une organisation qui veut étouffer la vérité. C'est le syndrome de Fox Mulder, dans la série *Aux Frontières du réel*, où des agents enquêtent dans les coulisses et cachent des secrets sur les soucoupes volantes et tout le reste.

- On est complètement dans l'ésotérisme, c'est-à-dire le sentiment d'appartenance à un groupe d'initiés...

- Oui, l'ésotérisme est lié à une certaine tradition de secret. En fait, c'est très actuel dans tout un tas de mouvements idéologiques.

- Vous avez dit tout à l'heure que très peu d'universitaires s'intéressaient à tous ces sujets. Le fait d'être l'un des seuls à le faire ne vous donne-t-il pas un tel sentiment ?

- Non, je suis spécialisé sur certains dossiers, point. De là à dire que je suis un peu différent des autres, je ne le crois pas, franchement. Je le garde pour mes vieux jours si j'éprouvais soudainement le besoin de me faire une réputation. Je fais simplement mon boulot, donc je connais des trucs que les autres ne connaissent pas. A chacun sa spécialité.

- Par « groupe d'initiés », j'entends appartenance d'une part, et volonté de faire passer certaines idées à un public bien particulier d'autre part. N'est-ce pas votre cas ?

- Là, c'est un peu différent. Les rationalistes sont très motivés par l'idée de faire comprendre aux gens ce qu'est la vraie science. J'avoue que cela me paraît aussi ridicule que difficile à obtenir. Les gens se font l'idée qu'ils veulent de la science. Ce n'est pas la peine de vouloir les forcer à croire une chose plutôt qu'une autre.

Ce que je fais n'est pas motivé par l'envie d'éduquer le public. Je le fais parce que ça m'intéresse, parce que je pense que ça vaut la peine de travailler sur des sujets que la sociologie n'étudie pas ou étudie mal, en les traitant par dessus la jambe. La plupart des choses que j'ai publiées réagit par rapport à ça, pas par rapport aux idées du public et au fait d'y croire ou non.

Par ailleurs, comme c'est un sujet qui passionne, il est intéressant d'essayer de vulgariser ce que l'on fait, de montrer, par exemple, que le phénomène ovni ne se limite pas d'un côté à ceux qui y croient et qui sont bêtes et de l'autre à ceux qui n'y croient pas et qui sont des rationalistes purs et durs. C'est beaucoup plus nuancé. C'est l'idée qu'il existe une multitude d'opinions sur ces sujets comme sur le reste que je veux faire passer.

- En tant que collaborateur de *Science & Vie* et *Sciences et Avenir*, quelle définition donneriez-vous du journaliste traditionnel ?

- Il n'y en a pas. Cela dépend des sujets. Je pense qu'on trouve beaucoup de différences entre les journalistes selon qu'ils travaillent en politique, en économie ou en science. Vous avez par exemple toute une tradition de journalistes enquêteurs comme Edwy Plénel qui fouillent dans les dossiers, dans les poubelles, qui essaient de faire de vraies enquêtes.

Le journalisme scientifique a plusieurs traditions. Les Anglo-saxons travaillent différemment des Français. La tradition française est très respectueuse de la science. Lorsqu'on donne la parole à un scientifique, on le cite en faisant attention à ne pas le remettre en question. L'effet est radical avec un sujet comme le paranormal. On ne fait pas dans la dentelle. La plupart du temps, les articles de la presse scientifique sur ce thème ne sont pas très nuancés. Ils attaquent en affirmant que c'est faux, que ce n'est pas sérieux, et ils essaient de les démonter.

Selon moi, les choses commencent à évoluer avec la nouvelle génération de journalistes scientifiques. Ils sont plus nuancés, ils pensent qu'il faut faire plus d'enquête avant de décider. L'avis d'un scientifique ne fait plus forcément autorité. On peut essayer de comprendre pourquoi il dit ça plutôt que de se limiter à l'écouter et à le citer avec respect. C'est plus sain. Cela fait partie de l'exercice de la démocratie dans la vie de tous les jours. On n'a pas à croire ou à ne pas croire *a priori* ce que l'on nous dit, on doit le discuter.

- Que pensez-vous du regard négatif que portent les journalistes de la presse généraliste sur la presse ésotérique ?

- C'est vrai qu'un journaliste scientifique dit souvent tout le mal qu'il pense de cette presse. C'est souvent mérité. La plupart des journaux que l'on trouve en kiosque représente ce que j'appellerais une presse opportuniste.

- Ne m'avez-vous pas dit qu'il y existait quelques titres plus sérieux ?

- Ils sont moins diffusés, moins connus. Si vous demandez à un journaliste scientifique ce qu'il pense de la presse paranormale, il va penser à cette presse de hall de gare que l'on voit le plus souvent et qu'il n'a pas pris la peine de lire mais dont il imagine le contenu parce qu'il connaît le milieu de la presse. Ce sont des jugements à la fois hâtifs et justifiés parce que les journalistes connaissent ce milieu. Ils savent très bien qu'ils ne trouveront pas de collègues dans ces journaux et les signatures inconnues ne leur inspirent pas confiance. C'est tout simplement ça.

- Ils ne peuvent pas s'identifier à ces revues...

- Non. Ils ne s'y retrouvent pas. Pour eux, c'est l'inconnu. Tout le monde se connaît dans le milieu de la presse scientifique. Je me suis rendu compte que des tas de gens m'avaient contacté parce qu'ils avaient entendu parler de moi par untel ou untel.

Lorsqu'on parle des rédacteurs des revues comme *L'Autre Monde*, les journalistes scientifiques ne savent pas de qui il s'agit. Ils sont complètement inconnus au bataillon. Ce sont des écrivains de énième zone - ou considérés comme tels - qui font ça pour le fric. Ces jugements sont certainement catégoriques, mais ils existent. Cette presse est disqualifiée sans raison particulière.

- Si je vous comprends bien, c'est une presse disqualifiée a priori et qui le reste a posteriori...

- Le jugement ne varie pas. Les rares fois où ils mettent le nez dedans, ils n'ont aucune raison de changer d'idée. Mais *Nouvelles Clés* est à mon avis considérée comme une revue différente de *L'Autre Monde* ou de *L'Inconnu*. Van Eersel, le rédacteur en chef, est quelqu'un de connu dans le milieu de la presse pour le sérieux de son travail à *Actuel*.

- Quelles études avez-vous faites ?

- J'ai étudié la psychologie quelques années - je n'ai pas fini ma licence. Ensuite, je me suis inscrit en sociologie à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. J'ai passé le diplôme de l'EHESS, qui équivaut à une maîtrise, et fait un DEA. En ce moment, je finis ma thèse.

- Quel a été votre parcours professionnel ?

- Je suis entré au CSI en même temps qu'à l'EHESS, comme chercheur en formation. J'ai également donné des cours de sociologie sur les parasciences à l'école ces dernières années. Quand on est thésard, on est aussi considéré comme chercheur, on fait partie du milieu. En 90, je n'avais pas encore mon diplôme quand j'ai publié mes premiers articles universitaires. J'ai mis la charrue avant les boeufs, mais ce n'est pas très grave. Un chercheur doit publier, donc je l'ai fait dans des revues universitaires et des chapitres de livres.

Ensuite, il y a eu *Terrain Communication*, publiée par le Seuil et dirigée par Edgar Morin. Puis différentes autres revues. J'ai dirigé un numéro d'*Ethnologie Française*, publiée par le CNRS, sur le paranormal et les parasciences. J'ai aussi fait des articles de vulgarisation. Ce n'était pas très bien vu voici quelques années mais c'est aujourd'hui considéré comme normal pour un chercheur.

- Pour quelle raison vous êtes-vous intéressé au paranormal en général et aux ovnis en particulier ?

- Il n'y a pas de facteur déclencheur, ou du moins je ne m'en souviens pas. Les soucoupes volantes m'intriguent depuis que je suis tout gamin. A cet âge, les sciences attisaient ma curiosité. Je m'intéressais comme tous les gosses aux animaux préhistoriques et aux émissions sur l'astronomie. Les ovnis faisaient partie du lot. Pour moi, ce n'était ni plus bizarre, ni plus incongru que le reste. En grandissant, j'ai commencé à faire la part des choses. Au lycée, on n'enseigne pas les ovnis comme on enseigne l'astronomie ! Quand j'étais adolescent, je croyais aux ovnis et aux extraterrestres. Puis, lorsque j'ai commencé à faire des études, j'ai arrêté d'y croire.

- Vous avez « cru » aux ovnis puis vous avez arrêté d'y « croire ». C'est curieux comme vous employez ce terme malgré ce que vous en pensez...

- Il y a d'une part tous les problèmes théoriques que je me pose sur la croyance et d'autre part le fait que j'emploie ces termes constamment dans la vie de tous les jours, comme tout le monde. Ce qui m'intéresse en tant que sociologue, c'est justement de comprendre tous ces usages, la façon dont on utilise ces termes. J'ai tendance à penser qu'il n'y a pas de partage net entre la croyance et le savoir, mais on n'arrête pas de les différencier dans la vie au quotidien. C'est un peu une énigme pour moi, un paradoxe. Les termes ne sont pas clairs et pourtant, on les utilisent comme s'ils l'étaient. Si on demandait aux gens de les définir, il y aurait sans doute autant de définitions que de personnes interrogées.

- Avez-vous été témoin d'un phénomène paranormal ?

- Non. Des petits trucs bizarres, mais comme il en arrive à des tas de gens.

- Des ovnis ?

- Non. J'ai dû voir une ou deux choses dans le ciel, mais je les ai expliquées par la suite. Un soir, quand j'étais gamin, j'ai vu quelque chose qui m'a beaucoup surpris mais on a appris le lendemain que c'était une fusée lancée depuis un centre militaire dans les Landes. Elle avait explosé dans le ciel, lâchant un nuage de baryum ou je ne sais pas quoi. Très spectaculaire, mais l'ovni n'a duré vingt-quatre heures... Sinon, rien de très particulier.

La seule chose un peu curieuse, c'est lorsque je suis allé passer quelques semaines en Algérie en 85. Mais c'est plus du domaine de l'ethnologie. On avait suivi des rituels de possession et de dépossession pratiqués à Constantine, dans l'Est algérien. Là, j'ai assisté à quelque chose d'assez bizarre. Il s'agit de rituels pratiqués par les femmes. On pense que les gens sont malades à cause des djinns, des esprits qui ont pris possession de leurs corps. On les soigne au cours de transes avec tambours, danses et compagnie. C'est très marrant parce que les hommes n'ont pas le droit d'y assister. La mère d'un ethnologue de l'université de Constantine nous avait trimballés à travers les rues de la ville pour essayer de nous présenter à des gens qui le pratiquaient.

Nous sommes entrés dans une maison avec une cour intérieure. Nous avons passés un premier portail, puis un deuxième. Les rituels se tenaient dans l'une des pièces qui donnaient sur cette cour. Au moment où j'ai entendu les tambours, un truc extraordinaire... Nous sommes habitués à entendre le bruit du tambour, à écouter son rythme. Là, ce n'était pas ça. « J'étais » le tambour. Je ne sais pas comment l'expliquer : à partir du moment où j'ai commencé à entendre, j'étais dans la situation. Et j'ai ressenti le son dans tout mon organisme. Mon corps était parcouru par ce truc...

Ca a duré très peu de temps. Les femmes ont arrêté dès qu'elles nous ont vus et on nous a dirigés vers un autre endroit pour ne pas que l'on puisse assister à la suite. C'était très fugitif, très court, mais extrêmement intense. Tout simplement un phénomène de vécu de transe connu des ethnologues mais sur lequel on a beaucoup de mal à écrire parce que nous n'avons pas du tout le même rapport objectif avec les choses.

Je n'ai jamais eu de telles aventures au cours de mes enquêtes sur les ovnis. Le sujet est très objectif, très rationnel : les gens voient des choses, point. A la limite, c'est presque ennuyeux. Mais ce qui était marrant à Constantine, c'est que je ne m'attendais absolument pas à ce qui allait m'arriver. J'avais lu des livres sur la transe comme on lit un livre en tant que chercheur : objectivement. Je me suis retrouvé pris dedans. Ça c'est extraordinaire ! En tant qu'ethnologue, c'est vraiment passionnant. On se dit qu'il y a des types d'expériences humaines auxquelles on n'a pas accès tous les jours.

- Dernière question : appartenez-vous à une organisation quelconque, de type associatif ou autre ?

- Non, à part que je suis lié à la rédaction d'*Ovni Présence* qui a d'ailleurs pas mal évolué. L'année dernière, nous avons fondé une association, l'Observatoire des parasciences. La mode est aux observatoires ces temps-ci. Plutôt que de s'impliquer dans les controverses, l'objectif de cet observatoire est d'appréhender ces phénomènes de façon plus historique et sociologique.

* * *



II – ENTRETIENS DE RECHERCHE

N° 2 :

PERRY PETRAKIS est rédacteur en chef de *Phénomèna*, une revue bimestrielle exclusivement consacrée au phénomène ovni. Son siège se trouve à Aix-en-Provence. L'entretien a été enregistré dans le studio radio du Celsa le 17 avril 1996.

- Pouvez-vous me donner une définition de l'ésotérisme ?

- Une définition de l'ésotérisme... (*Long silence.*)

- Ou de la presse ésotérique ?

- On se heurte tout de suite au problème des définitions. La presse ésotérique est un domaine très vaste. Est-ce que l'on peut considérer que le phénomène ovni fasse partie de cette presse ? C'est un lieu commun que de le penser... Maintenant, j'ai du mal à le voir comme tel, même si évidemment je suis dans le bain. Si on entend par presse ésotérique tout ce qui touche à l'étrange dans son sens le plus large, alors effectivement les ovnis font partie de l'ésotérisme. Mais je pense que c'est plutôt un classement par défaut parce qu'il n'existe pas de presse consacrée aux sciences qui émergent ou aux nouveaux systèmes de croyance.

- Votre travail à *Phénomèna* est-il votre seule activité professionnelle ?

- Non, je ne suis pas journaliste uniquement à *Phénomèna*.

- Quelles sont les autres revues ?

- J'ai travaillé pour des revues espagnoles et j'ai également collaboré ponctuellement à des journaux comme *Le Point*, *VSD* ou d'autres...

- Toujours en rapport avec le phénomène ovni ?

- Toujours dans ce domaine-là, oui.

- Avez-vous écrit des ouvrages ?

- Non, c'est une chose que je n'ai pas faite pour l'instant.

- Avez-vous une autre activité à côté de celle de journaliste ?

- Non, pas du tout.

- Est-ce votre unique source de revenus ?

- Oui, si l'on peut dire... (*Rires.*) Le travail à *Phénomèna* est bénévole.

- Il n'y a aucun salaire ?

- Non, c'est du bénévolat.

- L'argent des ventes est-il entièrement réinvesti dans la production d'un numéro ?

- Oui, il sert à couvrir tous les frais importants liés à la revue, comme le téléphone ou l'expédition. A l'heure actuelle, on peut considérer que *Phénomèna* est autosuffisante.

- Vous versez-vous un salaire sur le chiffre des ventes ?

- Non, je ne me verse pas de salaire. *Phénomèna* ne paye pas. Ça ne nourrit pas encore son homme. Ce sont mes activités annexes qui me procurent un petit salaire, mais je ne vous cache pas qu'en ce moment, ce n'est pas la joie du tout de ce côté-là.

- Qu'entendez-vous par « activités annexes » ?

- C'est ce que je fais pour d'autres journaux : des piges.

- Avez-vous une carte de presse ?

- Pas du tout.

- Vous considérez-vous comme journaliste ?

- Tout à fait, dans la mesure où j'ai une activité qui est 100 % journalistique et qui me prend au moins huit heures par jour.

- Utilisez-vous un pseudonyme ?

- Pas du tout. J'estime que je dois signer de mon vrai nom ce que je pense ou ce que j'écris.

- Avez-vous beaucoup de collaborateurs à *Phénomèna* ?

- Cela se passe à divers degrés. La revue repose sur un réseau de collecte, d'évaluation et d'expertise des données. *Phénomèna* est l'aboutissement de tout un cheminement de l'information. Celle-ci peut provenir de SOS Ovni³ ou, plus généralement, de l'une des nombreuses sources de l'association en France ou à l'étranger : les lecteurs, les particuliers, le Minitel, la ligne téléphonique spécialisée, etc.

- SOS Ovni est-elle votre principale source d'information ?

- Oui. Il y a également des scientifiques qui ne sont pas membres de l'association mais qui font partie d'un Comité scientifique et technique. Ce sont des gens qui se sont reconnus dans une démarche que l'on pourrait qualifier de rigoureuse par rapport à ce phénomène. On ne prend pas des vessies pour des lanternes. On essaie de déterminer avec la plus grande objectivité possible quelle est la part du vrai et du faux. Si tant est que vrai il y a, bien sûr. Ces scientifiques ont dit qu'ils acceptaient que leurs noms soient publiés dans la revue et qu'ils étaient d'accord pour nous aider de temps en temps si nous avions besoin d'une information dans un domaine spécifique.

Au niveau du fonctionnement, le siège est à Aix-en-Provence. Tout transite de façon bidirectionnelle entre les différentes représentations et lui.

- Une représentation est-elle une locale ?

- C'est ça. Elles fonctionnent de façon autonome. Chacune a un délégué avec qui nous sommes en rapport. C'est lui qui gère l'ensemble des membres et des activités locales. Les échanges constants entre la représentation et le siège permettent d'être rapidement informé des choses importantes.

- Comment vérifiez-vous vos informations ?

- Les informations qui ne sont pas vérifiables ne sont pas publiées. Nous appliquons la vieille recette de la BBC pendant la guerre : vérifier une information plutôt deux fois qu'une. Sinon, soit elle est mise au conditionnel avec toutes les précautions sémantiques d'usage, soit on n'en parle pas si c'est trop énorme et que la publication pourrait causer du tort à des gens.

- Quels sont les moyens utilisés pour procéder à ces vérifications ?

- Il y a plusieurs cas. Tout dépend de l'intérêt de l'affaire. On ne va pas se comporter de la même façon avec quelqu'un qui a vu pendant trois secondes une lumière fugitive dans le ciel qu'avec une personne qui raconte

³ L'association SOS Ovni recueille des témoignages grâce à une ligne téléphonique fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

une observation de vingt minutes au cours de laquelle elle a vu quelque chose se poser au sol. Il y a une espèce de hiérarchisation des moyens.

Si le cas se révèle important, on débloque des moyens qui peuvent aller jusqu'au déplacement sur le terrain et à l'interrogation des contrôleurs aériens, de la gendarmerie, des météorologues ou des astronomes. Des prélèvements éventuels peuvent également faire l'objet d'analyses commandées à un laboratoire. C'est de cette façon que s'établit un dossier.

- Depuis combien de temps la revue existe-t-elle ?

- *Phénomèna* existe depuis 1991.

- Participiez-vous à une autre revue auparavant ?

- Oui, puisque je suis à l'origine de la création d'*Ovni Présence* avec mon collègue Yves Bosson. Mais nous avons eu une petite divergence sur la façon de voir les choses et nous avons préféré faire route séparément.

- Quelle était cette divergence ?

- Elle portait à la fois sur la forme et sur le fond. On était toute une équipe à avoir l'impression que la première primait sur la seconde. On entendait faire une belle revue, un produit très fini au détriment de l'information. Mais s'agissant du bénévolat, un produit très bien fini prenait beaucoup de temps, énormément de temps. De ce fait, on prenait un retard qui devenait de plus en plus considérable. La revue qui sortait au bout de huit mois ou d'un an était effectivement très belle. Il n'y avait quasiment pas d'erreurs. Mais encore une fois, cela se faisait au détriment de l'information. Du coup, le lectorat ne suivait plus, il était de plus en plus irrité de ne pas avoir de nouvelles à propos des histoires dont il avait déjà entendu parler dans d'autres journaux.

L'autre problème était un dérive très nette d'une partie de l'équipe vers les sciences sociales : la sociologie, les nouvelles formes de croyance, les légendes urbaines, etc. Ce sont certainement des éléments très importants mais qui ne nous intéressaient pas outre mesure en tant qu'enquêteurs. A la limite, c'était très bien que quelqu'un le fasse, mais pas nous. A partir de ce moment, on a fait le constat qu'il fallait revenir à un magazine d'information sur le phénomène ovni, ce qui allait à l'encontre de ce que faisait *Ovni Présence*.

- Avez-vous des sujets de prédilection ?

- Non. Comme je l'ai dit, *Phénomèna* est un magazine d'information sur le phénomène ovni. Nous parlons donc de tout ce qui peut toucher de près ou de loin ce phénomène.

- Pas de sujets tabous non plus ?

- Pas de sujets tabous non plus.

- Quelles sont les meilleures publications de la presse Ovni selon vous ?

- Sans commentaire (*petit rire*). Il est très difficile de répondre à votre question. Pas par soucis de confidentialité ou quoi que ce soit, mais... (*Court silence.*) Vous allez me dire que je prêche pour ma paroisse, mais je considère qu'il n'y a pas de presse ovni en dehors de *Phénomèna*. A l'heure actuelle, c'est la seule revue vendue en kiosque dans ce domaine. Ça limite mes possibilités de réponses. En dehors de ça, *Ovni Présence* n'est pas sorti depuis un an et va certainement changer de titre. Votre question me pose donc un problème.

- Pourquoi ce changement de titre ?

- Je crois qu'ils font aujourd'hui le même constat que celui que nous avons fait en 91 en lançant *Phénomèna*. Ce n'est pas tellement les ovnis en tant que tels qui animaient l'intérêt de l'équipe mais plutôt une étude sociologique. Pas uniquement du phénomène ovni d'ailleurs. Je crois bien qu'ils vont s'ouvrir sur des tas

d'autres sujets : les légendes urbaines, les monstres marins, etc. Des dossiers certainement très intéressants mais qui s'éloignent complètement du phénomène ovni proprement dit. Je cois que dans sa nouvelle formule, *Ovni Présence* se tournera beaucoup plus vers les nouvelles formes de croyance.

- On trouve aussi beaucoup de fanzines sur ce thème. Quelles sont les pires publications ?

- Attention, je ne dis pas qu'*Ovni Présence* est un mauvais journal...

- Je ne parlais pas de cette revue, vous m'avez donné votre sentiment à son égard. Je pensais à tout ce qui est publié sur ce thème, en kiosque ou non...

- C'est très compliqué... (*Silence.*)

- Pourquoi ?

- J'estime qu'on a une certaine conception de la méthodologie à employer. Cela sous-entend qu'on essaie d'appliquer à la recherche sur le phénomène ovni un certain nombre de principes fondamentaux des sciences. Des principes qui ne sont pas parfaits mais qui sont les seuls disponibles à l'heure actuelle si l'on veut un tant soit peu avancer dans ce domaine. (*Il cherche ses idées et semble parler en donnant l'impression de prendre beaucoup de précautions.*)

La science n'est pas une chose absolue en soi sur cette Terre au XX^{ème} siècle, mais c'est la seule méthode de progression que nous connaissons. On essaie de s'y tenir autant que faire se peut et j'ose espérer que le résultat qui en découle - y compris sur le plan journalistique - reflète nos recherches et nos attentes en la matière.

Parmi les petites associations qui publient des fanzines - il n'y a pas de grandes associations à part SOS Ovni, la seule à être nationale -, je dirais qu'à une ou deux exceptions près, ça ne représente rien. Il n'y a aucune approche, aucune méthode. C'est du chamaillage de bas étage, des querelles de clocher.

- *Lumières dans la nuit*, par exemple ?

- *Lumières dans la nuit* fait partie des exceptions. Il serait osé de dire qu'il y a un travail scientifique - en tout cas c'est mon avis - mais ce n'est pas non plus une revue qui passe son temps à se chamailler avec d'autres. Même chose pour *La ligne bleue survolée*.

- Quel regard portez-vous sur votre propre journal ?

- Je crois que ce serait très suffisant de dire qu'on en est satisfait. Notre travail souffre de beaucoup de défauts, notamment à cause du bénévolat : ce sont souvent les mêmes personnes qui signent des articles, indépendamment de leur qualité. Comme on ne peut pas payer de bons rédacteurs pour faire ce travail, on est obligé de le faire nous-mêmes. D'où les mêmes signatures qui reviennent assez souvent.

Voilà un problème assez embêtant pour nous, mais il y en a d'autres. Au niveau de la forme, on aimerait diversifier un peu les rubriques, on voudrait qu'il y ait plus de pages, plus de couleurs... Bref, que ce soit beaucoup plus attractif.

- Quel est votre tirage ?

- Entre vingt et trente mille, ça dépend des fois.

- Combien en vendez-vous ?

- Entre 30 et 50 %.

- Quel réseau de distribution utilisez-vous ?

- Les MLP, Messageries lyonnaises de presse.

- Quelle est votre cible ?

- On a essayé de la cerner. Je crois que c'est un public de curieux qui n'a pas vraiment d'idées préconçues sur la question. Ce sont des gens, généralement des hommes adultes, qui s'intéressent à ce domaine. Ils ont entendu parler des ovnis depuis qu'ils sont tout petits, se sont parfois un peu plus impliqués, à une époque ou à une autre, en lisant des revues comme *Lumières dans la nuit* - c'est plus une revue d'opinion que d'information à mes yeux - , se sont un peu éloignés du sujet avant d'y revenir à l'occasion d'une grosse affaire. Ils sont contents de trouver une information plus ou moins neutre et assez exhaustive sur le sujet.

- De quelle façon avez-vous analysé votre cible ?

- Nous avons fait un sondage dans la revue pour connaître notre lectorat et ses attentes. Nous avons reçu des réponses à notre questionnaire.

- Quels sont vos rapports avec vos lecteurs ?

- Nous avons des contacts quotidiens : le courrier des lecteurs, des propositions de sujets, etc. Nous avons tout ce que peut avoir une revue diffusée en kiosque.

- Estimez-vous votre public plutôt sérieux ou plutôt crédule ?

- Moitié-moitié. Je pense que *Phénomèna* est suffisamment neutre pour que tout un chacun retrouve ce dont il a besoin par rapport à ses croyances personnelles. Nous ne portons pas de jugement de valeur sur les cas que nous examinons. Si nous affirmons que l'un d'entre eux ne tient pas la route, c'est vraiment parce que nous l'avons vérifié après enquête. Pour le reste, on est suffisamment neutre pour que les gens puissent y trouver leur compte.

Nous avons des lecteurs très crédules, persuadés que les extraterrestres sont parmi nous et qui aiment *Phénomèna*. Nous avons également des gens extrêmement rationalistes, pour ne pas dire complètement incroyables, et qui aiment aussi le ton de la revue. Pour nous, c'est une grande récompense.

- Selon vous, la proportion est donc de cinquante-cinquante...

- Je vous parlais des extrêmes. Vous avez en fait 10 % de lecteurs très crédules et 10 % de très sceptiques. Le reste est constitué de ceux qui n'ont pas vraiment d'idée mais simplement une curiosité particulière pour ce phénomène.

- Avez-vous le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés ?

-(*Soupir.*) Je n'en sais rien... Si vous entendez par là que nous parlons d'un domaine qui n'intéresse pas la majorité, oui.

- Ne cherchez-vous pas à faire passer un message en cercle restreint ?

- Non, pas du tout. Je considère que nous sommes là pour faire de l'information spécialisée. Il se trouve que nous en savons un peu plus sur ce phénomène que la personne lambda, mais c'est pour moi de l'information au même titre que celui qui fait un journal de philatélie, par exemple. C'est la même chose. On essaie simplement de le faire le mieux possible.

- Quelle est, selon vous, la définition du journaliste traditionnel ?

- Un esprit curieux, ouvert, qui s'intéresse par définition à tout et qui arrive à traduire sous forme d'articles ce qui se passe autour de lui.

- Considérez-vous que c'est votre cas à *Phénomèna* ?

- Oui.

- Dans ce cas, comment expliquer le regard négatif que portent les journalistes de la presse généraliste sur la presse ésotérique ?

- On ne le ressent pas comme ça à *Phénomèna*. Je dirais même qu'on le ressent de moins en moins comme ça.

- C'est-à-dire ?

- Je peux faire fausse route mais j'ai l'impression que *Phénomèna* est entrée dans le giron des revues dites spécialisées et qu'on l'accepte en tant que telle. Autrement dit, qu'elle fait partie du paysage journalistique français.

Pour vous donner un exemple, l'histoire de l'extraterrestre autopsié de Roswell a complètement dépassé le cadre de l'ufologie et de la presse spécialisée. A cette occasion, *Phénomèna* a été très largement citée dans *Le Journal du dimanche*, *L'Événement du jeudi*, *VSD*... Si on avait aussi mauvaise presse - c'est le cas de le dire - je ne crois pas qu'on aurait fait appel à nous. Que des confrères non spécialisés soient venus voir des spécialistes témoigne du fait que la revue fait désormais partie intégrante de la presse dans ce domaine. C'est ma perception des choses. Je peux me tromper...

C'est la même chose lorsque *Phénomèna* est invitée sur un plateau de télévision ou dans une émission d'information pour parler des ovnis. Je crois que les journalistes généralistes - entre guillemets - se rendent très bien compte qu'ils ne pourraient pas en parler sans consulter des spécialistes, pas plus qu'ils ne pourraient parler d'échecs ou de philatélie.

- Avez-vous parfois le sentiment de passer pour un illuminé ?

- Très franchement, je ne crois pas. C'était le sens de ma réponse à la question précédente. Il faut faire une différence entre *Phénomèna* et le phénomène ovni d'une manière générale. C'est vrai que le comportement dont vous parlez est tout à fait décelable dans certains mouvements associatifs. Il y a eu énormément d'abus, il y en a toujours et il y en aura encore. Mais une différenciation s'opère en ce moment dans la presse spécialisée. Le lecteur de *Phénomèna* se moque totalement de savoir si cela vient de l'association SOS Ovni. Pour lui, c'est une revue sur les ovnis, point. A mon avis, il y a une nuance.

- Les points de vente vous classent pourtant dans la même catégorie que certaines revues ésotériques de mauvaise réputation...

- Vous touchez un problème fondamental : celui de la distribution. C'est la même chose avec le Minitel. Les Télécom sont obligées de nous classer dans la rubrique ésotérisme, philosophie et je ne sais quoi d'autre - ce contre quoi nous nous sommes vivement élevés. Mais on ne peut pas faire autrement. Les gens font l'amalgame.

Il est très difficile de faire bouger les choses dans le système de distribution. On pourrait demander que *Phénomèna* soit rangée avec *Science & Vie* plutôt qu'avec *L'Inconnu*. Et encore, je ne sais pas si on y gagnerait : je ne crois pas que le lecteur de *Science & Vie* soit intéressé par le phénomène ovni d'une part - alors qu'il y a de fortes chances pour que celui de *L'Inconnu* le soit - et on mettrait sans doute des années avant d'obtenir ce changement d'autre part. En France, le système de distribution est tellement compliqué qu'on a l'impression de lutter contre une force d'inertie incroyable.

- Quelles études avez-vous faites ?

- Vous n'allez pas être déçu : je suis un autodidacte. J'ai fait mes études primaires en Angleterre - que j'ai dû quitter vers quatorze ou quinze ans - et je me suis arrêté en troisième.

- Qu'est-ce qui vous a amené à vous occuper du phénomène ovni ?

- Rien. Je m'en suis occupé dès l'âge de treize ans par pure curiosité. Comme tous les gamins de cet âge, j'étais fasciné par la série télévisée *Les Envahisseurs*. Ça me passionnait. A cette époque, j'étais très crédule, j'y croyais dur comme fer. L'association que j'ai créée pendant cette période pour rigoler entre copains a grandi avec moi.

- Comment s'appelait-elle ?

- L'Association d'étude sur les soucoupes volantes, l'AESV. On a gardé ce nom pendant quatorze ans puis on a lancé une ligne téléphonique, SOS Ovni, qui a si bien marché que les gens l'ont assimilée à l'association. C'est pour cela que nous avons pris SOS Ovni comme nom par la suite.

Je crois que mon parcours est un parcours intellectuel normal. Selon leurs prédispositions, certains se sont dirigés vers les bases souterraines et les extraterrestres sanguinolents... Ça n'a pas été mon cas.

- Vous êtes-vous toujours occupé de ce phénomène ?

- Aussi loin que je puisse me souvenir, oui.

- Quel âge avez-vous ?

- Trente-six ans.

- Avez-vous été témoin d'un phénomène étrange ?

- Non, je n'ai pas eu cette chance. On me pose souvent cette question. J'ai vu des petites choses, mais on a toujours pu les expliquer. Ce n'est pas une quête personnelle.

- Appartenez-vous à une organisation quelconque, de type associatif ou autre, en dehors de SOS Ovni ?

- Non. Pas par manque d'envie - j'aimerais faire des tas de choses - mais tout simplement par manque de temps. Je crois qu'un membre peut se payer le luxe d'appartenir à plusieurs associations mais c'est beaucoup plus difficile pour un dirigeant. A moins que le type ait vraiment des journées de vingt heures. Si on veut faire les choses bien, j'estime qu'il faut faire un choix.

* * *

N° 4 :

NICOLAS MAILLARD est membre du comité directeur de l'Institut métapsychique international⁴. Il a collaboré aux émissions *Mystères* - ainsi qu'au magazine du même nom - et *L'Odyssée de l'étrange*, sur TF 1. Il a notamment réalisé l'enquête sur la prétendue autopsie de l'extraterrestre de Roswell. L'entretien a été réalisé à son domicile, à Paris, le 22 avril 1996.

- Pouvez-vous me donner une définition de l'ésotérisme ?

- Absolument pas. Je crois que la définition que l'on aurait pu en donner a évolué au fil du temps. Tous les mots qui englobent autant d'idées changent. Je suis donc incapable d'en donner une définition.

- Qu'est-ce que la presse ésotérique ?

- C'est un ensemble de revues qui traitent aussi bien des frontières de la science - comme l'homéopathie ou la mémoire de l'eau - que des grandes superstitions - comme l'astrologie. Une sorte de mélange entre les frontières de la science et les traditions populaires.

- A combien de revues avez-vous collaboré ?

- *Mystères*, *VSD*, *Nouvelles Clés* et... (Il met la main devant sa bouche en souriant pour montrer qu'il a honte de ce qu'il va dire.) Et *Astres*. C'est tout. Je ne compte pas les petites revues comme *Oniros* ou celles d'ufologie.

- Pourquoi ce petit sourire en parlant d'*Astres* ?

- Je n'y ai pas collaboré en tant que journaliste et de toute façon, je n'y collaborerai plus jamais. C'est de la presse ésotérique au sens très négatif du terme : on y met tout et n'importe quoi sans aucune vérification. On joue vraiment sur les superstitions populaires sans avoir la rigueur nécessaire pour traiter ces sujets.

- Avez-vous écrit des livres ?

- J'ai contribué à la rédaction d'un bouquin, *Les Mécanismes de l'étrange*, dirigé par Jean-Yves Casgha, aux éditions du Rocher (1996).

- Votre activité de journaliste est-elle votre principale source de revenus ?

- Depuis la fin de mes études, je ne vis que de ça.

- Avez-vous une carte de presse ?

- Pas encore, mais la demande est faite. Je devrais l'avoir dans quelques semaines ou quelques mois car c'est très long.

- A quel titre ?

- En tant que journaliste de TF 1. J'y ai travaillé suffisamment longtemps pour pouvoir en bénéficier.

- Utilisez-vous des pseudonymes ?

- Je l'ai fait. Dans *Mystères* parce que j'écrivais trop d'articles et qu'il fallait diversifier un peu les signatures et une fois dans *Astres*. Je n'avais pas écrit les textes et je n'avais donc absolument pas à signer un travail qui n'était

⁴ Fondé au début du siècle, l'IMI a été reconnu d'utilité publique en 1919. Selon ses propres termes, l'institut a pour objet « l'étude rationnelle des faits étranges ou faits assez improbables pour paraître faire exception aux lois reconnues par la science actuelle. »

pas le mien. Je m'étais contenté de récrire ce qui avait été écrit par d'autres. Il fallait tout de même un nom mais je n'ai pas voulu mettre le mien.

- Quelles sont vos sources d'informations ?

- Très diverses. Vraiment très diverses. Des témoignages - on part sur le terrain pour rencontrer les gens -, des enquêtes, des documents officiels - par exemple des documents militaires sur les ovnis -, des publications scientifiques, etc.

- Comment les vérifiez-vous ?

- Je considère que des témoignages sont fiables à partir du moment où il y a concordance entre plusieurs d'entre eux et que les témoins ne se connaissent pas, ou lorsque le témoignage est corroboré par des observations objectives provenant d'instruments scientifiques, comme dans le cas des ovnis ou des sorties hors du corps. Et je considère qu'une enquête est vérifiée lorsqu'on a pu remonter à sa source : documents universitaires, rapports de chercheurs ou informations militaires à resituer dans le contexte pour vérifier s'il ne s'agit pas de désinformation, etc.

Il y a deux types de faits vérifiés : ceux qui, à la source, ont fait l'objet de publications scientifiques et que l'on peut admettre au moins momentanément et ceux qui peuvent être vérifiés par des documents officiels, des rapports gouvernementaux.

On peut aussi prendre en compte des recherches menées scientifiquement mais non publiées parce que les instances officielles de la science refusent de s'y intéresser. On les trouve dans d'autres publications du même ordre que les revues scientifiques : le *Journal of Scientific Exploration*, le *Journal of the American Society for Psychical Research*, etc. Ce sont des gens qui travaillent en université avec des protocoles scientifiques mais que *Nature* ne publiera pas. *Nature* a publié une fois une recherche sur la vision à distance menée à Stanford par Harold Puthoff parce qu'il était le directeur d'un programme financé par la CIA. C'était tout de même quelqu'un de reconnu pour ses travaux sur le laser et le plasma.

Le seul point commun entre ce type de sources et les rapports officiels est la démarche adoptée pour les recherches. Si elle est scientifique, si elle respecte certains protocoles, alors l'information qui en découle doit être fiable.

- Avez-vous des sujets de prédilection ?

- Les ovnis et les états modifiés de conscience : les rêves, les sorties hors du corps... Tout ce qui est entre l'éveil et le sommeil. Ce qu'on appelle les états hypnagogiques.

- Avez-vous des sujets tabous ?

- Tout ce qui concerne ce que j'appelle le « côté obscur » (*rites*) : tout ce qui risquerait de faire de la publicité à des sectes ou des envoûteurs.

- Un exemple ?

- Le vaudou. Dès qu'il s'agit d'influencer quelqu'un, consciemment ou inconsciemment, pour son bien ou pour son mal - enfin, surtout pour son mal -, cela me semble litigieux.

- Est-ce le cas de l'astrologie selon vous ?

- Je n'en parlerai pas pour une bonne raison : je ne connais pas ce sujet.

- Je pensais à la divination de manière générale...

- J'en parlerai très difficilement tant qu'il n'y aura pas eu de véritables vérifications expérimentales, dans un environnement contrôlé, ce qui n'a jamais été fait jusqu'à maintenant pour des raisons évidentes : il faudrait des mois et des mois pour vérifier les prédictions.

- Quelles sont les meilleures publications de la presse ésotérique ?

- (*Soupir suivi d'une longue hésitation.*)

- Sachant que le classement des points de ventes va de *Nouvelles Clés à Science et Magie*...

- Je considère que *Nouvelles Clés* est une très bonne revue mais plus proche d'une presse spiritualiste et philosophique qu'ésotérique. *Troisième Millénaire* est pas mal. Dans la presse plutôt paranormale, *Mystères* me satisfaisait parce que c'était déjà une première approche scientifique - entre guillemets - pour un certain public. Sinon, je ne vois pas grand-chose d'autre dans les revues largement distribuées.

En revanche, il faut ajouter à la presse ésotérique les revues scientifiques qui concernent le paranormal. Ce sont des revues américaines comme le *Journal of Scientific Exploration*, dans laquelle des scientifiques publient les résultats de leurs recherches.

- Quelles sont les mauvaises publications ?

- *Astres, L'Autre Monde, L'Inconnu, Le Monde Inconnu, Astral, Quel Avenir Magazine*, etc. Dans *L'Inconnu*, par exemple, on trouve énormément de publicités pour des bouquins qui viennent de sortir et beaucoup de prédictions en tout genre sans aucun fondement scientifique. Rien de vérifié ni de concret. En tout cas rien de satisfaisant selon mes critères. Et il n'y a qu'un article intéressant tous les six mois.

- En tant qu'ancien collaborateur de *Mystères*, quel jugement portez-vous sur votre propre journal ?

- Un jugement critique sur les premiers numéros. Nous étions trop collés à l'émission. Raconter ce qui l'a déjà été à la télévision, ce n'est pas génial. En revanche, c'est devenu un véritable espace d'expression par la suite. La réputation du titre a joué en notre défaveur, mais le contenu ressemblait plus à de l'exploration des frontières de la science qu'à autre chose. C'est en ça qu'elle me satisfaisait.

- Quel est le public de la presse ésotérique ?

- Il est très vaste puisque les revues qui sont en kiosque fonctionnent ainsi que d'autres qui sont vendues à plus petite échelle.

- Est-il plutôt sceptique ou plutôt crédule ?

- Je ne suis pas certain de pouvoir répondre à cette question. Les gens lisent ce qu'on leur donne à lire. Il y a effectivement un grand nombre de crédules, en tout cas pour certaines choses. Enfin, plutôt que crédules, je dirais superstitieux : on peut leur vendre de l'horoscope aujourd'hui comme dans cinquante ans, ça marchera toujours. On le lit même si c'est pour s'amuser. Et puis nous avons tous nos petites superstitions... Mais je ne pense pas que les gens le prennent au sérieux dans les revues ou les journaux qu'ils achètent. Alors est-ce que c'est de la vraie crédulité ? Je ne le crois pas.

- Certains lecteurs ne prennent-ils pas pour argent comptant des informations non vérifiées ?

- A partir du moment où c'est écrit, on considère que c'est vrai. C'est tout le problème de la responsabilité du journaliste.

- Avez-vous le sentiment d'appartenir à un groupe d'initiés ?

- J'ai personnellement ce sentiment dans le sens où l'on se fixe chacun une profession de foi, des valeurs que l'on essaie de respecter et de faire respecter. Dans ce cas, oui. Je soutiens en particulier qu'il faut faire évoluer la

science pour casser les tabous qu'il y a autour de ces thèmes et qu'on puisse les explorer comme tous les autres domaines de la science. Maintenant, est-ce que c'est une mission divine ? Je ne le pense pas (*rires*).

- Quelle est votre définition du journaliste traditionnel ?

- La même que l'autre journaliste, celui qui n'est pas traditionnel (*rires*). C'est quelqu'un qui a la lourde responsabilité d'informer, de rapporter des faits. Il doit tenter de mettre sa subjectivité de côté, même si c'est physiologiquement impossible puisque c'est notre cerveau - donc des perceptions entièrement subjectives - qui est à la base de notre univers.

- Pensez-vous être un tel journaliste ?

- Oui. Je me contrains à respecter mes propres valeurs. Je ne pourrais pas les faire respecter par d'autres si je ne le faisais pas.

- Comment expliquez-vous le regard négatif que les journalistes de la presse généraliste portent sur la presse ésotérique ?

- Je le comprend parfaitement. Dans sa grande majorité, la presse ésotérique est effectivement une presse de très mauvaise qualité. Je suis presque entièrement d'accord, mais pas avec les mêmes arguments. Je ne critique pas les sujets abordés mais la façon dont ils le sont.

- D'où vient cette mauvaise réputation ?

- Du fait que, dans sa grande majorité, cette presse cherche à profiter d'un marché, à faire des affaires financières à partir de superstitions ancrées dans la culture depuis longtemps.

- Quelles études avez-vous faites ?

- Des études d'informatique (*rires*) : un DUT informatique suivi d'un diplôme universitaire d'image, d'infographie et de communication ; une spécialisation en communication - ce qui m'a permis de rejoindre le journalisme par la suite - et dans toutes les techniques de programmation de l'image de synthèse et du traitement de l'image, particulièrement dans le domaine médical.

- Où les avez-vous suivies ?

- A Reims.

- Quel est votre parcours professionnel ?

- J'ai un peu travaillé sur tout ce qui est traitement de l'image dans le domaine médical : la reconnaissance d'images dans le cerveau sur des coupes d'imagerie cérébrale.

Puis j'ai fait de la vidéo pendant mon service militaire, toujours dans le domaine du cerveau, avec la stéréotaxie. Je filmais des opérations chirurgicales.

De la vidéo, je suis passé à la télévision où j'ai rejoint la société de Jean-Yves Casgha pour organiser le congrès annuel de Science Frontières.

Ensuite, j'ai travaillé pour l'émission *Mystères* tout en continuant à faire des piges pour *Nouvelles Clés* et *VSD*. Puis on a monté la revue *Mystères*, qui s'est écroulée au moment de l'émission *L'Odyssée de l'étrange* que j'ai rejointe.

- Que faites-vous actuellement ?

- Je suis au chômage. Je travaille pour l'ANPE et je suis payé par les ASSEDIC ! J'écris aussi un bouquin et j'attends la rentrée pour que de nouveaux projets naissent. Pour l'instant, il n'y a aucune émission alors que mon but est justement de travailler en télévision.

- Pour quelle raison vous êtes-vous intéressé à l'ésotérisme ?

- Aucune en particulier. Dès le départ, lorsque j'étais tout petit, j'étais fasciné par les origines de la vie et de l'univers. J'étais passionné par la préhistoire et l'astronomie. A partir du moment où l'on se pose ces questions, qui sont assez fondamentales, on est contraint de se poser celles qui vont avec : la dualité existante ou non de l'esprit et de la matière. Ce sont toutes les questions de l'existence ou de la non existence de la psychokinèse.

- Avez-vous été témoin d'un phénomène étrange ?

- Pas avant de commencer à travailler dans ce domaine.

- Votre intérêt n'a-t-il pas été déclenché par quelque chose ?

- Il n'y a pas eu de facteur déclencheur comme un phénomène dont j'aurais pu être le témoin.

- Et par la suite ?

- J'ai été témoin de coups frappés dans un immeuble du XVIII^{ème} arrondissement.

- Pas de supercherie ?

- La police et les pompiers étaient venus inspecter les appartements voisins et les conduites d'eau pour savoir s'il y avait des possibilités de coups frappés à l'extérieur. J'étais là pendant que cela se produisait et il n'y avait à mon avis aucune explication valable. Mais je ne considère pas ça comme un phénomène paranormal non plus parce que dans ce genre de situation, on n'a jamais toutes les données en main.

En revanche, j'ai été le sujet d'une expérience de vision à distance menée suivant le protocole de la CIA. J'ai perçu suffisamment précisément un site parmi six pour considérer avoir effectivement été le sujet d'une perception extrasensorielle réalisée dans des conditions de contrôle satisfaisantes.

- Quel était ce protocole ?

- Six enveloppes contenant six photos de six sites parisiens différents. Une personne sélectionne une enveloppe avec un dé. Une équipe part sur place et une autre tourne ce qui se passe dans les bureaux. Il y avait une assistante de production dans l'un d'entre eux et moi dans un autre. J'essayais de deviner le site où se trouvait la première équipe.

- Qui a organisé cette expérience ?

- TF 1, lors de la préparation d'une émission dans laquelle on allait parler des médiums de la CIA. La dernière émission de *L'Odyssee de l'étrange*.

- Appartenez-vous à une organisation quelconque, de type associatif ou autre ?

- Je suis depuis aujourd'hui le président de Oniros, une association française pour l'étude du rêve. Elle organise des recherches autour de ce thème et a mis en évidence l'existence du rêve lucide grâce à l'électroencéphalographie.

- Dans le cadre de quel organisme de recherche ?

- C'est une association. Elle est liée à l'EASD, la European Association for the Study of Dream, qui est elle-même liée à l'ASD, l'Association for the Study of Dream, qui se trouve à l'université de Berkeley aux Etats-Unis. Trois organismes qui travaillent de façon associative sur l'étude du rêve. Et je suis également membre de l'Institut métapsychique international.

* * *



III – ENTRETIENS COMPLEMENTAIRES

« LES PHENOMENES ETRANGES ONT TOUJOURS ATTIRE DE NOMBREUX CHERCHEURS. »

Journaliste et membre du comité directeur de l'Institut métapsychique international⁵, Nicolas Maillard a collaboré aux émissions Mystères et L'Odyssée de l'étrange, sur TF 1. Il explique pourquoi les scientifiques français n'osent pas aborder le domaine du paranormal à la télévision.

- On a beaucoup reproché à *L'Odyssée de l'étrange*, aujourd'hui disparue, de vouloir faire de l'audience à tout prix en donnant dans le sensationnalisme. Pensez-vous que le paranormal puisse être traité sérieusement à la télévision ?

- Par définition, le paranormal dérange les certitudes : c'est la frange de réalité qui n'est pas encore normale, qui n'est pas encore expliquée par des théories. En fait ce sont tous les phénomènes sur lesquels on butte depuis très longtemps et que la science actuelle ne sait pas interpréter. Elle se borne à émettre des hypothèses sur des sujets aussi divers que les ovnis, la télépathie, les fantômes, etc. D'où le côté sensationnel : on imagine parfois tout et n'importe quoi.

- Comme avec la prétendue autopsie de l'extraterrestre de Roswell ?

- Deux enquêtes tout à fait sérieuses sur l'incident de Roswell étaient en cours aux Etats-Unis lorsque l'équipe de *L'Odyssée de l'étrange* a choisi de s'y intéresser. La première était menée par l'Air Force - l'Armée de l'air des Etats-Unis - et la seconde par le General Accounting Office, le Bureau des enquêtes du congrès américain. Leur objectif : déterminer la nature de l'incident intervenu sur la base de Roswell en juillet 1947⁶.

C'est dans ce contexte que le film sur la prétendue autopsie d'un extraterrestre est apparu. Nous avons simplement choisi de lui consacrer une deuxième enquête, en plus de celle concernant l'incident proprement dit.

- La diffusion de ce film n'a-t-elle pas décrédibilisé le traitement du paranormal à la télévision ?

- C'est possible, mais à qui la faute ? Au journaliste qui enquête sur un sujet ou à celui qui se borne à critiquer systématiquement celui qui enquête ? En tout cas une chose est sûre, si *L'Odyssée de l'étrange* a beaucoup souffert de la campagne de presse qui a suivi cette affaire, cela n'empêchera pas les scientifiques de continuer à s'intéresser au paranormal.

- Vous avez des exemples ?

⁵ Fondé au début du siècle, l'IMI a été reconnu d'utilité publique en 1919. Selon ses propres termes, l'institut a pour objet « l'étude rationnelle des faits étranges ou faits assez improbables pour paraître faire exception aux lois reconnues par la science actuelle ».

⁶ Dans son *Report of Air Force Regarding the Roswell Incident*, daté de juillet 1994, l'Armée de l'air américaine affirme que l'objet qui s'est écrasé à Roswell était un ballon ultra-secret destiné à déterminer le degré d'avancement du programme d'armement nucléaire soviétique.

De son côté, le GAO indique dans son rapport (juin 1995) qu'il n'est pas en mesure de donner une explication à cet incident, les archives de la base concernant cette période ayant été détruites.

- Les phénomènes étranges ont toujours attiré de nombreux chercheurs. Mais il est très difficile d'en établir une liste exhaustive parce que la plupart d'entre eux s'y sont penchés en parallèle à d'autres recherches. On peut toutefois citer Sigmund Freud, qui a beaucoup travaillé sur la parapsychologie, ainsi que Jean Jaurès, auteur d'une thèse sur le « monde sensible ». Pierre et Marie Curie ont participé à des expériences sur le spiritisme. Ambroise Roux, directeur de la Compagnie générale d'électricité, a monté un laboratoire de recherche parapsychologique au sein même de son entreprise.

- Actuellement, quels sont les scientifiques qui s'intéressent au domaine du paranormal ?

- Jean-Pierre Petit, par exemple, qui est directeur de recherche au CNRS. Il a beaucoup travaillé sur la magnétohydrodynamique, ou MHD. Le principe consiste à utiliser la force des champs magnétiques pour faire avancer un appareil dans l'eau ou dans l'air. Certains pensent qu'il s'agit du mode de propulsion des ovnis.

Jacques Benvéniste, lui, est docteur en biologie à l'Inserm et affirme que l'eau est capable de « mémoriser » le principe actif d'une substance à laquelle elle a été mélangée. Une fois cette substance disparue, l'eau en garderait toutes les propriétés. Dans un premier temps, le magazine *Nature* s'est fait l'écho de cette découverte aux implications médicales sans précédent avant de la dénoncer comme une supercherie. Plusieurs scientifiques défendent pourtant la théorie de Benvéniste. Parmi eux Michel Schiff, chercheur au CNRS et auteur d'un livre sur le sujet : *Un cas de censure de la science*⁷.

Autre exemple : Anne Dambricourt-Malassé, chercheur à l'Institut de paléontologie humaine et spécialiste de l'évolution du crâne humain. Elle a recueilli de nombreux témoignages affirmant que l'homme de Neandertal n'aurait pas disparu de la planète et vivrait actuellement au Pakistan. Elle dit elle-même avoir aperçu un spécimen au cours d'une recherche privée et devrait prochainement retourner dans cette région avec une équipe d'archéologues. On est complètement dans le domaine du paranormal. Ses travaux ne reposent sur aucune théorie, mais s'ils se révélaient exacts, ils remettraient totalement en cause les bases de l'anthropologie moderne.

C'est la curiosité par rapport à tout ce qui est inconnu qui les attire. Peut-être même plus que les autres car l'exercice de leur métier les amène sans arrêt à se poser des questions.

- Existe-t-il des phénomènes qualifiés de « paranormaux » hier et que l'on considère aujourd'hui comme tout à fait normaux ?

- L'hypnose, par exemple, est couramment utilisée en médecine bien que l'on ne sache toujours pas expliquer scientifiquement son fonctionnement. Même le magazine *Science & Vie*, qui a longtemps refusé d'admettre la réalité de ce procédé, a récemment reconnu qu'il pouvait « se substituer efficacement à des analgésiques et à faire disparaître certaines affections virales⁸ ».

De même, l'efficacité de la sourcellerie - la radiesthésie consacrée à la recherche de l'eau - vient d'être mise en évidence dans un rapport de l'Association allemande pour la coopération technique. A l'origine de ce rapport : une étude financée par le gouvernement allemand pour lutter contre la pollution de l'eau dans les pays du Tiers-monde. Pendant dix ans, des radiesthésistes et des scientifiques ont parcouru des dizaines de pays pour trouver

⁷ Michel Schiff : *Un cas de censure de la science*, éditions Albin Michel (1995). 200 pages. Prix : 130 F.

⁸ *Placebo... le cerveau qui guérit*, de Gérard Méssadié. *Science & Vie* n° 920, rubrique « Neurologie » (mai 1994).

de nouveaux points d'eau. Les premiers se sont fiés à la radiesthésie, les seconds à la géologie. Le rapport conclut officiellement que la radiesthésie a obtenu « *des résultats nettement meilleurs*⁹ ».

- Le CNRS, l'Inserm... Ce sont des organismes scientifiques reconnus et respectés. Pourquoi les chercheurs qui en font partie et qui s'intéressent au paranormal ne présentent-ils pas leurs travaux au grand public ?

- Parce qu'ils sont très soucieux des répercussions médiatiques que peut avoir une émission de télévision. Ils ne veulent pas être considérés comme des illuminés parce que la plus grande partie des téléspectateurs n'aura retenu que l'aspect sensationnel de leur recherche ou de leur découverte.

Anne Dambricourt-Malassé, par exemple, n'a pas voulu apparaître dans l'émission *L'Odyssée de l'étrange*. Elle considérait que le support n'était pas suffisamment crédible. Ses travaux risquaient d'être tournés en dérision et elle aurait eu du mal à trouver des crédits pour les mener à terme. Tous les scientifiques sont confrontés au même problème.

- Qu'est-ce qui pourrait les inciter à changer d'attitude ?

- Si l'on veut parler sérieusement des phénomènes paranormaux à la télévision, il faut vaincre la paranoïa des chercheurs qui s'y intéressent en leur proposant un nouveau concept d'émission. Une formule dans laquelle la magie des thèmes abordés cohabiterait avec une analyse rationnelle et scientifique. Bref, ne plus se contenter de faire rêver les gens, mais confronter leurs rêves à la réalité.

- N'est-ce pas justement l'évasion que recherche les téléspectateurs ?

- Bien sûr, mais le public ne va pas se désintéresser des phénomènes étranges sous prétexte que des scientifiques tentent de les expliquer rationnellement, bien au contraire. Le manque de crédibilité reproché à *Mystères* puis à *L'Odyssée de l'étrange* en est la meilleure preuve.

Lorsque l'homme a marché pour la première fois sur la Lune en 1969, le rêve est devenu réalité pour des millions de gens. Neil Armstrong a désacralisé la Lune, en quelque sorte. Pour autant, personne n'a tourné le dos à cette épopée sous prétexte qu'elle mettait fin au mythe de l'inaccessibilité de notre satellite. En terme d'audience, ce fut le plus gros coup médiatique de l'époque, sinon du siècle.

- Tout le monde est capable de regarder un reportage sur tel ou tel phénomène, mais combien resteraient devant leur téléviseur pour suivre les interprétations ou les hypothèses scientifiques des spécialistes ?

- Ils seraient probablement moins nombreux, d'où la nécessité de s'intéresser directement au chercheur plutôt que de faire un compte-rendu austère de ses travaux. Prenons l'exemple d'Albert Einstein. Très peu de gens sont capables de comprendre ses recherches sur la théorie de la relativité. En revanche, on peut facilement expliquer aux téléspectateurs pourquoi il s'est passionné très tôt pour les forces invisibles - en l'occurrence en regardant l'aiguille d'une boussole qu'on lui avait offerte alors qu'il était malade¹⁰ - puis raconter son parcours professionnel.

- Mais les travaux scientifiques sont incontournables. Peut-on vraiment expliquer un travail si on se limite à dresser un portrait de son auteur ?

⁹ Rapport daté de 1993 (73 pages, gratuit). Disponible sur simple demande auprès du Physics department de l'université de Munich.

¹⁰ Banesh Offmann : *Albert Einstein créateur et rebelle*, collection Point Science, éditions du Seuil (1975).

- Il ne s'agit pas de se limiter à un portrait. Le but est de rendre populaire un travail de recherche. Si l'on voulait parler des personnes stigmatisées, par exemple, on pourrait effectuer un reportage sur une vieille femme qui vit en Italie et qui a fait ce que l'on appelle des « *bilocations* » : des dizaines de témoins disent l'avoir vue simultanément en deux endroits différents. De son côté, elle confirme s'être sentie à de multiples reprises physiquement et psychiquement présente dans deux lieux différents à la fois.

Plutôt que de se limiter à la réalisation d'un tel document, il serait plus intéressant de filmer l'enquête d'un spécialiste en la matière : le père Brune, auteur de plusieurs livres sur le paranormal. Le téléspectateur pourrait ainsi le suivre dans ses démarches pour tenter d'authentifier scientifiquement la réalité de ce phénomène de bilocation. On ne se contenterait plus de montrer au public un produit fini enrobé dans une émission type *L'Odyssée de l'étrange*, mais la réalisation même du produit, sans passer par l'intermédiaire d'un présentateur. Au téléspectateur de se faire ensuite sa propre opinion.

Propos recueillis par Eric MAILLEBIAU.

* * *

BD et phénomènes étranges :



BIBLIOGRAPHIE

◆ Revues¹¹ :

- *Astral* (mensuel), « Chômage, grèves, crise, que sera 1996 ? », n° 159, janvier 1996.
- *Carnets de Recherche* (trimestriel ; sur abonnement uniquement), « Le nouveau regard », n° 1, mars 1995.
- *Carnets de Recherche*, « Le corps élargi », n° 2, juin 1995.
- *Carnets de Recherche*, « La société », n° 3, septembre 1995.
- *Carnets de Recherche*, « L'énergie et le travail », n° 4, décembre 1995.
- *Carnets de Recherche*, « Le rêve », n° 5, mars 1996.
- *D'Ames et d'hommes* (trimestriel), « Corps et âmes », n° 5, automne 1995.
- *L'Inconnu* (mensuel), « Nostradamus », n° 231, décembre 1995.
- *L'Inconnu*, hors-série : « Les anges gardiens », novembre 1995.
- *Intuitions Magazine* (bimestriel), « A la rencontre de l'animal », n° 31, octobre-novembre 1995.
- *Mystères* (mensuel), « Sorcier au XX^{ème} siècle », n° 8, janvier 1994.
- *Mystères*, « Etats mystiques : les ailes de la mort », n° 17, décembre 1994.
- *Mystères*, « Médicaments du futur : sorciers, pharmaciens, même combat », n° 19, avril 1995.
- *Mystères*, hors-série : « Résonances : l'étrange mélodie de la vie ».
- *Mystères*, hors-série : « Les frontières de la vie ».
- *Nouvelles Clés* (trimestriel), « Sauver l'école », n° 9, printemps 1996.
- *L'Originel* (trimestriel), « Corse : terre de traditions », n° 1, printemps 1995.
- *L'Originel*, « Ordres magiques et initiatiques », n° 3, automne 1995.
- *Phénomèna* (bimestriel), « L'extraterrestre autopsié », n° 29, septembre-octobre 1995.
- *Quel Avenir Magazine* (mensuel), « Devenez radiesthésiste en trois leçons », n° 116, janvier 1996.
- *Sciences et Avenir*, hors-série : « Parasciences : le vrai, le faux, l'idiot », n° 101, juin-juillet 1995.
- *Science Frontières* (mensuel ; sur abonnement uniquement), « Science et croyance : même combat », n° 5, février 1996.
- *Science Frontières*, « Des mélodies qui parlent aux cellules », n° 7, avril 1996.
- *Science et Magie* (bimestriel), hors-série : « Spécial fantômes, spectres, maisons hantées », n° 12.
- *Science & Vie* (mensuel), « Extraterrestre : la grande arnaque », n° 935, août 1995.
- *Science & Vie*, « Extraterrestre : l'imposture du film de Roswell », n° 938, novembre 1995.

¹¹ Le titre de une, le dossier ou le thème principal de chaque revue est mentionné entre guillemets.

- *Troisième Millénaire* (trimestriel), « La dynamique des cycles », n° 39.
- *Vous et Votre Avenir* (mensuel), « Réincarnation : ce qu'il faut croire », n° 149, janvier 1996.

◆ **Livres :**

- Accardo Alain (ouvrage commun sous la direction de), *Journalistes au quotidien*, Le Mascaret (1995).
- De Brosses Marie-Thérèse, *Enquête sur les enlèvements extraterrestres*, Plon (1995).
- Casgha Jean-Yves, *Les Dossiers de Jean-Yves Casgha*, Robert Laffont (1990).
- Casgha Jean-Yves (ouvrage commun sous la direction de), *Les Mécanismes de l'étrange*, Editions du Rocher (1996).
- Lagrange Pierre, *La Rumeur de Roswell*, La Découverte (1996).
- Lignon Yves, *Introduction à la parapsychologie scientifique*, Calmann-Lévy (1994).
- Mack John E., *Dossiers extraterrestres*, Presses de la Cité (1995).
- Rieffel Rémi, *L'Elite des journalistes*, Hachette (1992).
- Van Eersel Patrice, *La Source noire*, Grasset (1986).
- Van Eersel Patrice, *Le Cinquième rêve*, Grasset (1993).
- Van Eersel Patrice, *La Source blanche*, Grasset (1996).
- Véraldi Gabriel (ouvrage commun sous la direction de), *Planète*, Editions du Rocher (1996).

◆ **Vidéos :**

- *Enquête sur l'extraterrestre de Roswell, L'Odyssée de l'étrange*, TF 1 (1995).
- *Science et ovni : sur les traces d'une énigme, Soirée thématique*, Arte (1995).
- *Extraterrestres : la preuve* (débat en direct animé par Michel Polac), Arte (1995).
- *Aux Frontières de l'irréel*, Capital, M 6 (1997).



TABLE DES MATIERES

ANNEXES

Sommaire	p. 3
I - Entretiens préparatoires	p. 5
♦ Pierre Lagrange	p. 6
♦	p. 20
♦	p. 26
II - Entretiens de recherche	p. 35
♦ N° 1 :	p. 36
♦ N° 2 : Perry Petrakis	p. 48
♦ N° 3 :	p. 55
♦ N° 4 : Nicolas Maillard	p. 64
♦ N° 5 :	p. 69
♦ N° 6 :	p. 77
♦ N° 7 :	p. 87
♦ N° 8 :	p. 97
♦ N° 9 :	p. 108
♦ N° 10 :	p. 118

III - Entretiens complémentaires **p. 126**

♦ *Les scientifiques face au paranormal* (avec N. Maillard) p. 127

♦ *BD et phénomènes étranges*

p. 131

Bibliographie **p. 134**

♦ Revues p. 135

♦ Livres p. 136

♦ Vidéocassettes p. 136

Tables des matières **p. 137**

